

Une Personne Rare

Années 1914-1926

Maman est née le 14 Novembre 1914, au début de la première guerre mondiale. La France avait mobilisé ses soldats le 1er Août. L'Allemagne lui déclare la guerre le 3. La première bataille de la Marne a lieu entre les 6 et 14 Septembre.



Le chapitre précédent consacré à ses parents ne nous apprend rien sur l'histoire de maman durant cette guerre.

Les premières photos sont frappantes : un regard aiguisé, un visage attentif. De ces photos émane aussi un équilibre profond de sa personne, une forme de calme qui se répand autour d'elle, dans son proche voisinage : ô temps suspend ton vol !



Aucune de ces photos n'est datée. L'estimation vaut ce qu'elle vaut : maman a un an sur la première photo, trois ou quatre sur la seconde et la troisième, quatre ou cinq sur cette quatrième.



Ou peut-être aurait-elle un an de moins sur chacune de ces photos ? Car la photo suivante de ses parents a été prise en Juillet 1916.



Ils paraissent à peine plus âgés sur la photo numéro 2, qui aurait pu être faire le jour du second anniversaire de ma mère.

La photo numéro 3 porte au verso l'écriture encore jeune mais déjà bien formée de son prénom et nom.

C'est évidemment pendant ses toutes premières années que Valentine devint Tétette. A quel âge ? Comment passe-t-on, lorsqu'on a disons quinze mois environ, de Valentine à Tétette, ou plutôt d'un gazouillis à Tétette ? Sans doute a-t-elle entendu ces mots, téter, tétine, têtère, Temel, Valentine : allez savoir comment cet ensemble de sons se coagule en Tétette ! Le terme le plus important est évidemment téter, j'ai faim, j'ai soif, appel au secours : téter ! tétette ! Ces élucubrations n'ont sans doute rien à voir avec l'histoire, aujourd'hui disparue dans le néant.

Avec quelles personnes mes grands-parents étaient-ils en contact, comment en sont-ils venus à faire apprendre le piano à ma mère, à quel âge a-t-elle commencé ces études, avec qui ? Autant de questions que stupidement je n'ai jamais posé (voir Note en fin de texte pour cette période, page 101).

Sur cette photo («PORTRAITS NEFF, 55, rue Réaumur, Paris (2^e)»), elle peut avoir 8 ans, le cahier ouvert devant elle est celui d'une partition de musique. Laquelle ?



Elle devait avoir le même âge lorsqu'a été prise la photo suivante :

Est-ce une boîte de chocolat qui lui a été offerte, ou bien plutôt un livre, un livre de prix ?

Ici, elle a maintenant 8 ans. Elle est en Roumanie, avec sa mère qui rend visite à sa famille à Braïla, près de Galatz (d'où était originaire son premier mari), et à Falticeni d'où est originaire mon grand-père maternel.



C'est peut-être sur cette photo que l'on voit le mieux les ressemblances physiques entre mère et fille.



La photo a probablement été adressée à Bernard :

«À toi mon cher fils Ta mère et ta soeur Fanny Tétette»

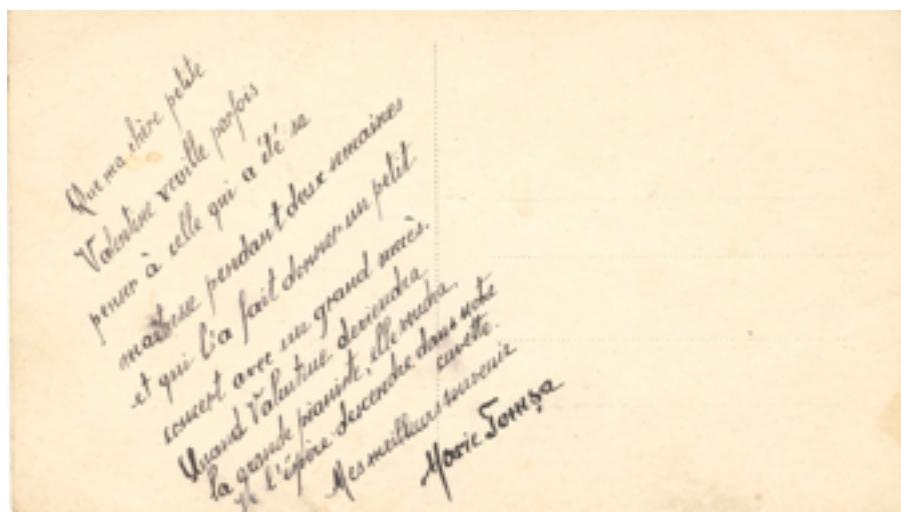
Au verso de la carte suivante : «Pour mon cher petit papa, Tetette». Surimposé à papa, en vert, Nestor, un cousin fort apprécié .



C'est au verso de la suivante que figure l'inscription de l'année, 1923. La personne à droite du personnage imposant est ma grand-mère.



En dehors de ma mère, allongée sur le tapis roumain du genre de celui que mon père avait rapporté et qui est aujourd'hui à Valezan, j'ignore qui sont les personnes présentes sur la photo ci-dessus, probablement les élèves de la signataire du texte écrit au verso de la photo :



SALA BAYER

Dumînică 12 August 1923, ora 4 p. m.

Mic MATINEU

== MUZICAL ==

Dat de elevele D-şoarei M. TOMŞA
şi de mica pariziană VALENTINE TEMEL în vârstă de 7 ani

PROGRAM :

Partea I-a

- 1) Türkischer—Marş—Beethoven executat la 4 mâini
de D-rele M. Botez şi P. Feuerstein
- 2) a. Mignon de A. Trojelli { executate de D-ra Valentine Temel
b. La pendule a musique }
- 3) Reve d'un âge G. Ludovic executat de D-ra Ţibuca Giurăscu
- 4) El Bacio—Vals (Arditi) executat la 4 mâini
de D-rele P. Feuerstein şi R. Halmovici
- 5) La petite prisonnière [Chansonette] Solo voce : Valentine Temel

Partea II-a

- 6) Le départ [Marş] (L. Streabog) executat la 4 mâini
executat de D-rele Valentine Temel şi Mariana Botez
- 7) Moment musical (Fr Schubert) la 4 mâini
executat de D-rele Ţibuca Giurăscu şi Paula Feuerstein
- 8) a. Retour de Mai de Albert Landry { executate de D-ra
b. Les plaintes d'une poupée (Cezar Frank) { Valentine Temel
- 9) Pristania (de Paul Wachs) executat de D-ra Valentine Temel
- 10) a. Ungarische-Tänze No. 5 Brahms { executate la 4 mâini de D-rele
b. Wienerschittage (Galop) { Maria Ionescu şi Ida Bolner

Tipografia „J. Bendit” Fălticeni

C'est donc grâce à Marie Tomsa, sans doute une personnalité importante dans le domaine musical local, que maman a pu participer à cette après-midi musicale. Le programme est varié. Une erreur bien sûr dans l'affiche : la petite parisienne en

question n'a pas 7 mais 8 ans. L'erreur a-t-elle été volontaire ? N'attire-t-on pas davantage le public à 7 ans qu'à 8 ans ?

Falticeni a été, est restée une des villes de Roumanie parmi les plus riches et les plus ouvertes sur les plans intellectuel et culturel (cf <http://fr.wikipedia.org/wiki/F%C4%83lticeni> aucune allusion à nouveau au passé juif de cette cité). A travers quelles relations ma grand-mère a-t-elle pu entrer en contact avec le milieu artistique et musical de Falticeni ?

Me revient ici en mémoire que ma grand-mère avait été à l'école à Galatz dans un établissement de la Congrégation des Filles de Sion. Sur leur site actuel :

http://www.cathocus.fr/home/cus/communaute_religieuse/notre_dame_sion.php

on peut lire cette «profession de foi» qui explique la présence d'élèves juifs dans ces établissements catholiques d'enseignement :

«Nos charismes

Nous sommes appelées à témoigner par notre vie de la fidélité de Dieu à son amour pour le peuple juif et aux promesses qu'Il a révélées aux patriarches et aux prophètes d'Israël pour toute l'humanité. Dans le Christ nous est donné le gage de leur accomplissement final. Cet appel implique que notre vie apostolique soit caractérisée par un triple engagement : envers l'Eglise, envers le peuple juif, envers le monde pour qu'il devienne un monde de paix, de justice et d'amour. Quelle que soit la tâche, nous sommes appelées à intégrer de quelque manière ces trois dimensions dans notre vie apostolique. Constitutions n° 2 et 13.»

Mais peut-être également ma grand-mère Fanny avait-elle en main quelques recommandations des professeurs parisiens de piano, alors que maman suivait les enseignements du conservatoire de musique du X^e arrondissement.

Mihail Eminescu (voir par exemple http://fr.wikipedia.org/wiki/Mihai_Eminescu) est le plus grand poète roumain - il est né en Moldavie. Dans les années où maman était en Roumanie, il devait y avoir, peut-être à Falticeni, un cercle littéraire avec lequel elle a dû être un moment en contact, et d'où elle a rapporté un bandeau bleu-blanc-rouge de près d'un mètre de long sur dix centimètres de large, sur lequel était imprimé ceci :



C'est sans nul doute au cours de ce séjour roumain que maman a pu revêtir ce fort beau costume local :



La photo suivante est antérieure au voyage roumain, elle porte au verso un cachet, 16 Avril, sans précision d'année. J'ignore qui sont les jeunes messieurs qui entourent maman.



Sur toutes ces photos, maman est fort élégamment habillée, il faut croire que les activités de l'atelier de grand-père étaient plutôt florissantes.

Je rassemble ici quelques souvenirs affectueux reçus pendant ces jeunes années, en particulier une carte de grand-père, et deux cartes de son frère Paul.





Mais abordons plutôt les premières activités scolaires de maman, son parcours à l'école primaire de 6 à 11 ans et demi. Elle a conservé son «cahier spécial de devoirs mensuels» tenu entre le 30 Septembre 1921 (elle a donc encore 6 ans - jusqu'au 14 Novembre de l'année) et Août 1926. Montrer la totalité de ce cahier n'est guère possible, il a 62 pages.

À cette époque où l'enseignement français est donné comme exemple, on apprend relativement peu de choses à ces âges, mais bien, avec rigueur. On incite les élèves à tenir un comportement exemplaire, au dépassement de soi, à la pratique d'une éthique personnelle. On pourrait aujourd'hui maintenir le contenu de ces encouragements, remplaçant la vision locale d'une communauté nationale par celle de la communauté humaine toute entière.



RECOMMANDATIONS

ADRESSÉES A L'ÉLÈVE QUI REÇOIT LE PRÉSENT CAHIER

~~~~~

**Enfant !**

Ce cahier vous est remis pour être le compagnon et le témoin de vos études durant tout le temps que vous passerez à l'école.

Tous les mois environ, vous y remplirez quelques pages seulement ; vous y écrirez le devoir que l'on vous aura donné à faire ; ce devoir, vous le ferez de votre mieux, en classe, sans vous faire aider de personne, de manière que ce soit bien votre propre travail, et non pas celui d'un camarade ou d'un maître. Et vous continuerez ainsi jusqu'à votre sortie de l'école, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de treize ans ou jusqu'à ce que vous ayez obtenu le certificat d'études.

A mesure que ce cahier se remplira, vous aurez le plaisir de voir vous-même, en le feuilletant, les progrès que vous aurez faits ; on pourra les mesurer d'un coup d'œil en comparant les dernières pages aux premières ; on verra si vous avez mérité de passer du *cours élémentaire* au *cours moyen*, de celui-là au *cours supérieur*.

Ces devoirs mensuels, ainsi réunis, ne formeront ensemble qu'un bien petit volume. Cependant ils seront en quelque sorte le résumé de toute votre enfance, l'histoire sommaire de vos six ou sept années d'études. Vous serez heureux d'emporter ce souvenir de votre école le jour où vous en sortirez pour n'y plus revenir ; vous garderez soigneusement ce modeste recueil, qui témoignera devant vous-même et devant tous de ce que vous avez été dans votre jeune âge.

Enfant ! faites en sorte de pouvoir un jour regarder cet abrégé de votre vie scolaire sans avoir à en rougir ! Il n'est pas indispensable pour cela que vous soyez un des premiers élèves de votre classe ; l'avantage de ce cahier, c'est précisément qu'il n'a pas pour but de vous comparer avec vos camarades, mais de vous comparer successivement vous-même avec vous-même.

Il ne s'agit pas de montrer si vous êtes plus intelligent, plus habile, plus instruit que tel ou tel autre élève, mais bien de montrer, chaque année, chaque mois, si vous êtes plus habile et plus instruit que vous ne l'étiez quelque temps auparavant, si vous avez tâché de valoir mieux aujourd'hui qu'hier, si vous tâcherez de valoir mieux encore demain qu'aujourd'hui.

Appliquez-vous, enfant ! Le cahier est là sous vos yeux, encore tout blanc prêt à recevoir tout ce que vous saurez y mettre de bon, tout ce qui peut vous faire honneur et en même temps faire plaisir à vos parents et à vos maîtres : de belles pages d'écriture, de bonnes dictées, des devoirs soignés d'histoire, de géographie, de calcul. Appliquez-vous dès les premières pages ; si celles-là sont remplies à votre satisfaction, vous voudrez que les suivantes le soient mieux encore.

Faire toujours des efforts, afin de faire toujours des progrès ; c'est la loi de l'école parce que c'est la loi de la vie ; les hommes y sont soumis tout comme les enfants. Ce cahier vous aidera peut-être à vous la rappeler en vous invitant à vous examiner vous-même fréquemment.

Enfant ! songez encore à ceci : on ne travaille pas pour soi seul dans ce monde, on travaille aussi pour les autres. Les petits enfants eux-mêmes sans y penser travaillent pour leur pays. Car les bons écoliers feront les bons citoyens. Si vous employez bien vos jeunes années, si vous profitez sérieusement de tous les moyens d'instruction que la République prend soin d'offrir à tous ses enfants, vous pourrez rendre un jour à la patrie ce que la patrie fait aujourd'hui pour vous. La France a besoin de travailleurs et de gens de bien ; vous serez un de ceux-là si vous vous y préparez dès maintenant. Ne perdez donc pas votre temps, vous n'en avez pas le droit : le paresseux fait du tort à lui-même sans doute, mais il fait tort surtout à son pays.

Si vous traversez quelque moment de faiblesse et de découragement, enfant, ne vous laissez pas abattre, et pour reprendre courage, dites-vous tout bas à vous-même : non je ne veux pas être un inutile sur la terre, un ingrat envers ma famille, un ingrat envers la France, je veux travailler, je veux devenir meilleur, non pas seulement parce que c'est mon intérêt, mais parce que c'est mon DEVOIR.

NOIR  
DE DROITURE  
Ecole Communale d'Enfants  
COURS Élémentaire 1<sup>re</sup> année  
Date du 1<sup>er</sup> 1914  
N° 1000

Écriture  
i i i i i i i i i i i i i i i i  
i i i i i i i i i i i i i i i i  
u u u u u u u u u u u u  
u u u u u u u u u u u u  
j'aime mon père et ma mère  
j'aime mon père et ma mère

Fait en classe et sans secours étrangers.  
le 29 Octobre 1914.  
Signature de l'élève : *Victorine Lenoir*

Note et visa de l'instituteur : *Très bien*



Maman dut obtenir une dispense pour passer son certificat d'études primaires. On l'obtenait en général vers 13 ans, alors qu'elle dépassait à peine les 11 ans et demi au moment de l'examen. Mais ce genre de difficulté administrative a de tout temps trouvé sa bonne solution.

A.C. 100. D.L. - 10-2

|                             |                                                      |                               |
|-----------------------------|------------------------------------------------------|-------------------------------|
| ACADÉMIE<br>DE<br>PARIS     | RÉPUBLIQUE FRANÇAISE<br>LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ | DÉPARTEMENT<br>DE<br>LA SEINE |
| <b>INSTRUCTION PUBLIQUE</b> |                                                      |                               |

## CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES

**L'Inspecteur d'Académie, Directeur de l'Enseignement primaire du département de la Seine.**

Vu l'article 6 de la loi du 28 mars 1882 et l'article 3 de la loi du 30 octobre 1886 ;  
 Vu la loi du 11 janvier 1910 ;  
 Vu le décret du 27 juillet 1882 ;  
 Vu les arrêtés des 24 juillet 1888 (titre IV, chapitre II), 29 décembre 1891, 31 juillet 1897, 8 août 1903, 27 juillet 1908, 19 juillet 1917 et 1<sup>er</sup> février 1924 ;  
 Vu le procès-verbal de l'examen subi par M<sup>lle</sup> Valentine Cemel  
 dans les conditions déterminées par les arrêtés susvisés ;

Vu le certificat en date du 26 juin 1926 par lequel la Commission cantonale du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, siégeant pour la session de 1925, atteste que Mademoiselle Valentine Cemel née le 14 novembre 1914 à Paris département de la Seine a été jugée digne d'obtenir le Certificat d'études primaires avec mention Crès bien

Délivre à Mademoiselle Valentine Cemel  
 le présent **Certificat d'études primaires élémentaires** pour servir et valoir ce que de droit.

Paris, le 2 juillet 1926

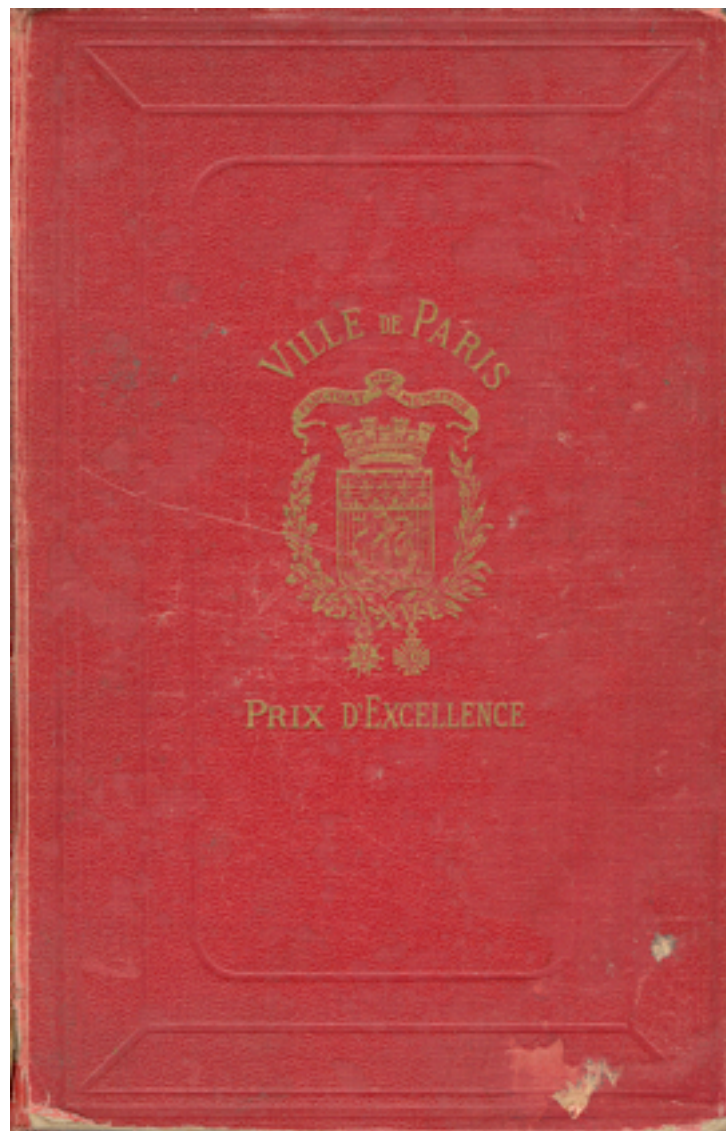
SIGNATURE DE LA TITULAIRE :  
Valentine Cemel

L'INSPECTEUR D'ACADÉMIE  
 DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE DE LA SEINE,  
Chapuis

(1) Paris : du 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris.  
 (2) Breveté : de                      (nom du Cantonal).  
 (3) Indiquer la mention : Crès bien ou Crès bien.

1271. — Imp. E. Darbois, 5, rue de la Harpe, Paris (4<sup>e</sup>). — L. — 525.





Adj. 1923 — 2<sup>e</sup> Lot — N° 813.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

ÉCOLES COMMUNALES de PARIS

DISTRIBUTION DES PRIX

Ecole de *Truvel* *Filles*  
rue du *St. Denis* *34*  
CM *2<sup>e</sup> année* *3<sup>e</sup> Classe* *Prix*  
*d'Excellence* *décerné en 1925*  
à *Valentine Cemel*  
la *D.<sup>e</sup> E. Demoulin*

10865-P. — Imp. E. Desfontain, 65,000 ex. Rals. 12 k. B — 5-05.

Adj. 1923 — 2<sup>e</sup> Lot — N° 813.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

ÉCOLES COMMUNALES de PARIS

*ÉCOLE COMMUNALE*  
DISTRIBUTION DES PRIX  
*de Jeunes Filles*

Ecole de *St. Denis* *34*  
rue *34*  
*2<sup>e</sup> Classe* *Prix*  
*Cert. d'études* *décerné en 1925*  
à *Valentine Cemel*  
*E. Demoulin*

10760-P. — Imp. E. Desfontain, 65,000 ex. Rals. 12 k. B — 5-05.

Il y eut, avant ceux de 1926, d'autres prix d'excellence et ouvrages de récompense. Je dirai plus tard ma responsabilité me semble-t-il pour leur absence.

Maman a eu d'autant plus de mérites qu'elle poursuivait des études de piano assez prenantes au conservatoire. Il a fallu régler plusieurs fois avec ses maîtresses et les directions de l'école des problèmes diplomatiques posés par ses absences musicales et justifiées.

Une année ou deux après avoir quitté l'école, maman se présentait au concours d'entrée au Conservatoire National de Musique de Paris. Ce fut un échec, car elle ne s'entendait pas bien avec sa répétitrice, Mademoiselle je crois Maupas, son nom ne me revient pas exactement en mémoire. Elle chuta à cause d'un morceau de Brahms qu'elle n'aimait pas.

Elle aurait pu bien sûr se présenter une seconde fois. Mais à l'époque mon grand-père, qui n'était en rien musicien, ne voyait pas très bien ce que sa fille adorée aurait pu faire comme métier avec un piano. Il m'a fait part, cinquante ans après, de son regret peiné lorsqu'il m'a dit qu'il n'avait à l'époque en tête que pianiste dans un bastringue ou quelque chose d'approchant. Il craignait pour sa fille, ce sont presque ses propres mots. Maman avait une autre étoffe, elle savait à qui se comparer, à une pianiste née en Roumanie près de 15 ans avant elle. Nous en reparlerons bien plus tard.

Comme tout musicien, maman lisait une partition comme on lit un livre et n'en avait pas besoin pour jouer n'importe quel air. Avec l'âge bien sûr, mais surtout de par le manque d'exercice et finalement à cause de quelques rhumatismes aux doigts, la rapidité du jeu s'affaiblit. Il n'en conserva pas moins une musicalité pénétrante, une sorte de douceur, de délicatesse, d'équilibre et de profondeur qui n'a pas fini de m'émouvoir.

En dehors de cette carte envoyée par ma tante Renée, la jeune femme de Paul, je n'ai guère de document assuré concernant les années 24, 25 et 26.



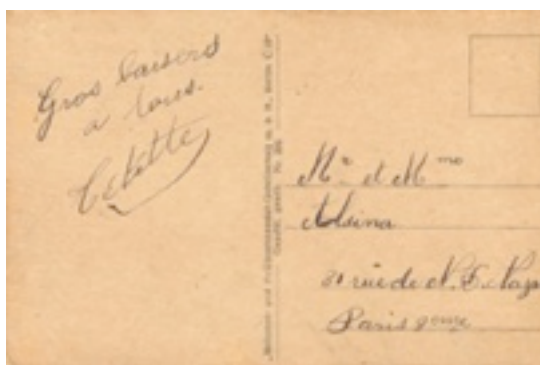
Voici maintenant les cartes écrites par maman pendant cette même période. À l'écriture on peut penser que celle-ci date des toutes premières années 20 :



Il n'y a en tout cas aucune difficulté pour dater celles envoyées de Roumanie, adressées ces deux-ci à des membres de la famille du côté de ma grand-mère.







Et voici la carte adressée à son frère Paul, elle fait le pendant de la troisième de la série précédente où l'on voit un gros char camouflé par des rubans fleuris.



Il est possible que les deux photos-cartes suivantes aient été prises en 1926, lors d'une escapade près de St-Malo (Rochers de la Noguette est-il écrit):



Au verso de celle de gauche, de la plume de grand-père : «Des millions de baisers de ceux que vous verrez de l'autre côté».

## *ANNÉES 27-29*

Maman fait bien jeune sur cette photo, au dos de laquelle un tampon a été apposé : 23 Octobre 1927. Je ne sais à l'occasion de quel évènement important la photo a été prise.



Les années 27-28 qui précédèrent la crise de 29 furent marquées par un grand voyage en Egypte. Là ou une des soeurs de ma grand-mère Fanny, Lija Goldstein peut-être, s'y était probablement installée. Son fils, Nestor Blumenthal, est le cousin cité page 7.

Ce deux premières photos datent de 1927, celle de gauche du 1er Mars. Maman se trouvait un peu trop forte à cette époque.



On peut penser que la photo qui suit, produite par le même atelier Jérôme, a été faite dans le même temps :





Au verso de la carte professionnelle de visite de grand-père montrée au chapitre 1, se trouve ce dessin à la plume de maman, où l'on découvre une nouvelle face de son talent. Se dégage de ce dessin cette même justesse, ce même équilibre, cette même discrétion qui s'élève de son visage, comme de son jeu musical.



La fin de l'année 27 est celle d'un beau voyage de trois mois en Egypte puis au Soudan. Voici d'abord deux photos du navire à bord duquel se fit la traversée de la Méditerranée :



traversée de quatre jours, un peu mouvementée si l'on en croit ce propos !

On peut raisonnablement penser qu’Alexandrie fut le port d’arrivée. J’ai retrouvé cette carte, non datée :



Voici, au Caire la place Soliman Pacha, selon une carte datée du 2 Novembre 1927.



Abu-Simbel et Thèbes furent visités en Novembre 27, probablement vers la fin du mois :



Aucun récit de ce voyage. Quel fut l'itinéraire de nos deux touristes téméraires pour se rendre à Port-Soudan sans doute puis à Khartoum ? Comment se sont-elles déplacées, à dos de chameau, en bateau, en train, en voiture ? On optera certes fréquemment pour la seconde hypothèse puisque figure dans les archives cette photo éloquente:





Les seules autres photos que je possède ont été faites pendant l'hiver 27-28 à Khartoum. Mais voici d'abord une carte postale rassurante, qui montre qu'on a aussi pris le train :



Les deux photos suivantes ont été faites l'hiver 27-28 à Khartoum :



J'extrait de quatre photos prises au jardin zoologique de Khartoum, le 22 Janvier 1928, ces deux-ci. On aperçoit sur celle de gauche le petit chien que maman tient sur son bras dans la photo précédente.

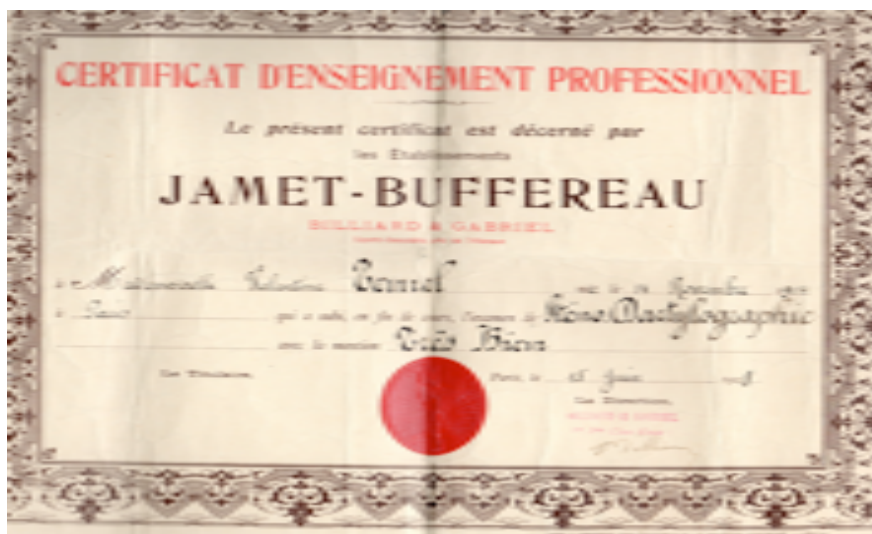


Le retour se fit, semble-t-il, à bord d'un navire de Sa Majesté (cf [http://en.wikipedia.org/wiki/P\\_Henderson\\_&\\_Company](http://en.wikipedia.org/wiki/P_Henderson_&_Company)) :



La fête est maintenant finie. Au cours de ce séjour, maman aura sans doute appris de l'anglais, et quelques mots d'arabe. Elle m'a raconté avoir surpris tout le monde, répliquant en arabe au cours d'une altercation. Quand on a une oreille musicale juste, on est en général assez doué pour l'apprentissage des langues.

Elle approchait maintenant les treize ans et demi, elle devait songer à la pratique d'un métier. Ses capacités en français la prédisposaient à exercer plutôt une activité de secrétariat. Elle aurait aujourd'hui appris l'informatique. À l'époque, on tapait sur le clavier de la machine à écrire :



Trois mois plus tard, elle obtenait la certification en matière de sténographie ... anglaise ! Cet anglais qu'elle avait dû acquérir un peu au contact de Nestor, par elle-même, et pendant son expédition égyptienne.





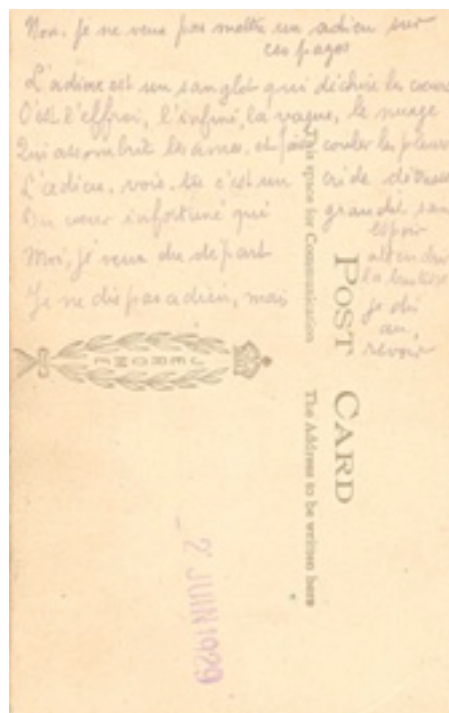
Maman commença aussitôt à travailler. Elle resta deux ans et demi dans la société où elle entra le 2 Novembre 1928, annonçant qu'elle avait atteint l'âge légal pour travailler des 14 ans. N'en était-elle pas tout près ?

Nous approchons maintenant de la célèbre année 1929 qui connut son fameux krach boursier fin Octobre. De cette année reste deux photos faites le même jour, le 2 Juin. L'apparence vestimentaire, le sourire font penser que tout allait presque pour le mieux dans le meilleur des mondes.

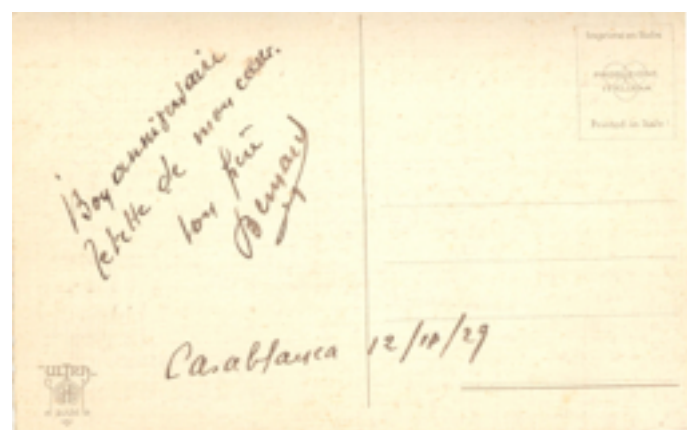
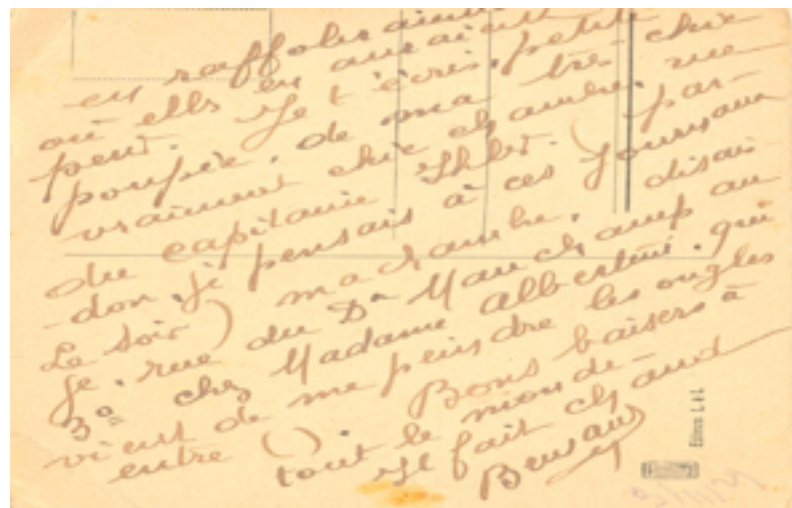


Sur cette dernière photo, maman avec son frère Bernard - en fait comme on le sait, tout comme Paul, son demi-frère - Bernard donc, artiste et homme de coeur, qu'elle aimait beaucoup. J'ai retrouvé une photo de maman, âgée de 10 ans, que Bernard conservait dans son portefeuille. Bernard était assez sportif, pratiquait les arts martiaux au centre Maccabi ([www.maccabiparis.com](http://www.maccabiparis.com)). C'est probablement sous son influence que maman s'inscrivit aussi dans ce centre. Une photo prise au stade Joncherolles probablement en 1931 montre tous les sportifs de ce centre. Une autre photo de cette époque nous fait découvrir quatre jeunes filles dont maman, toutes apparemment en tenue de tennis. J'ai eu pendant longtemps une raquette qui devint vrillée, et qui lui a appartenu.

Au moment où la photo suivante a été prise, Bernard s'apprête à partir pour le Maroc. Au verso, maman a écrit ces quelques lignes :



Du Maroc, Bernard lui écrira plusieurs fois. Voici comment il la voit quand elle aura 18 ans :



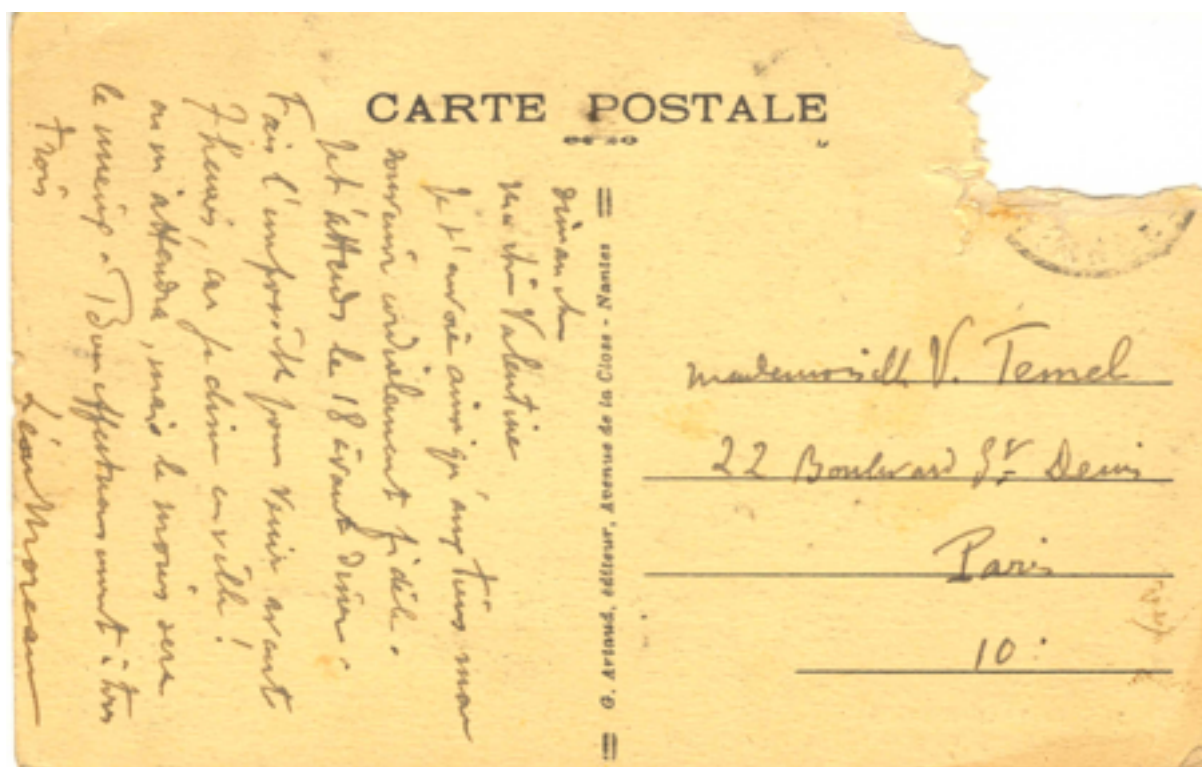
En cet anniversaire, les difficultés financières mondiales sont advenues. Grand-père n'aura bientôt plus de commande. C'est le salaire de maman qui, pendant quelques mois, permettra à sa petite famille de surnager.



Ne croyez pas que pendant toutes ces années, le piano soit resté abandonné. J'ignore à quel moment maman rencontra Léon Moreau(1870-1946), Grand Prix de Rome 1899 et compositeur. Il fut certainement son professeur avant qu'elle ne passe le concours d'entrée au Conservatoire. Il s'attacha à maman, mais aussi à ses parents, en voici des premiers témoignages.



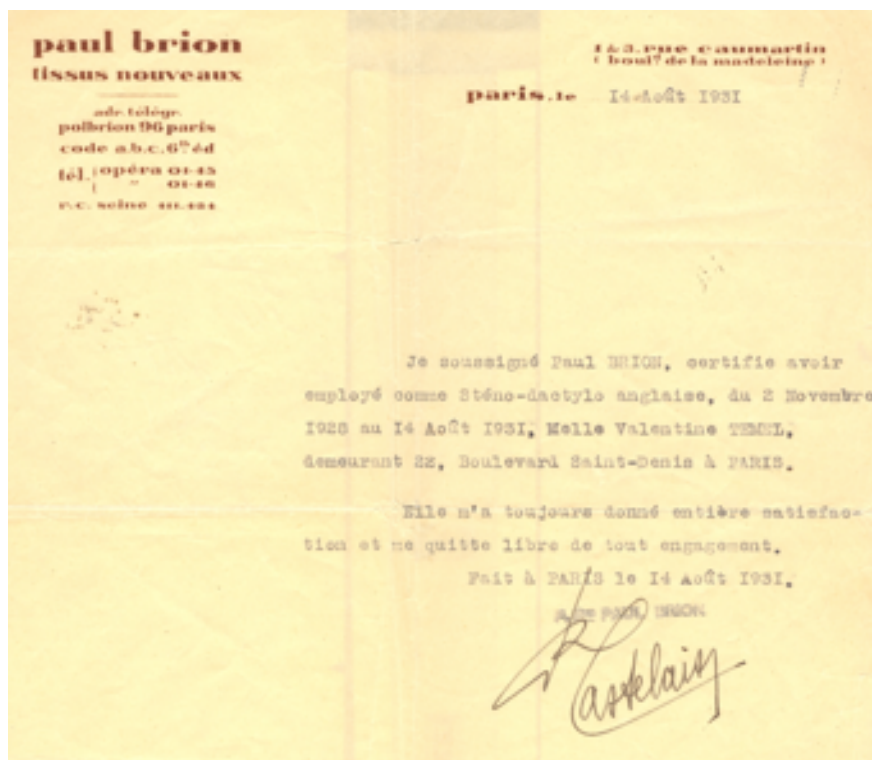
La carte suivante est écrite à Dinan et invite maman à le rencontrer là-bas. On rapprochera donc cet évènement du voyage en Bretagne évoqué page 21, illustré par les deux photos prises du côté de Saint-Malo.



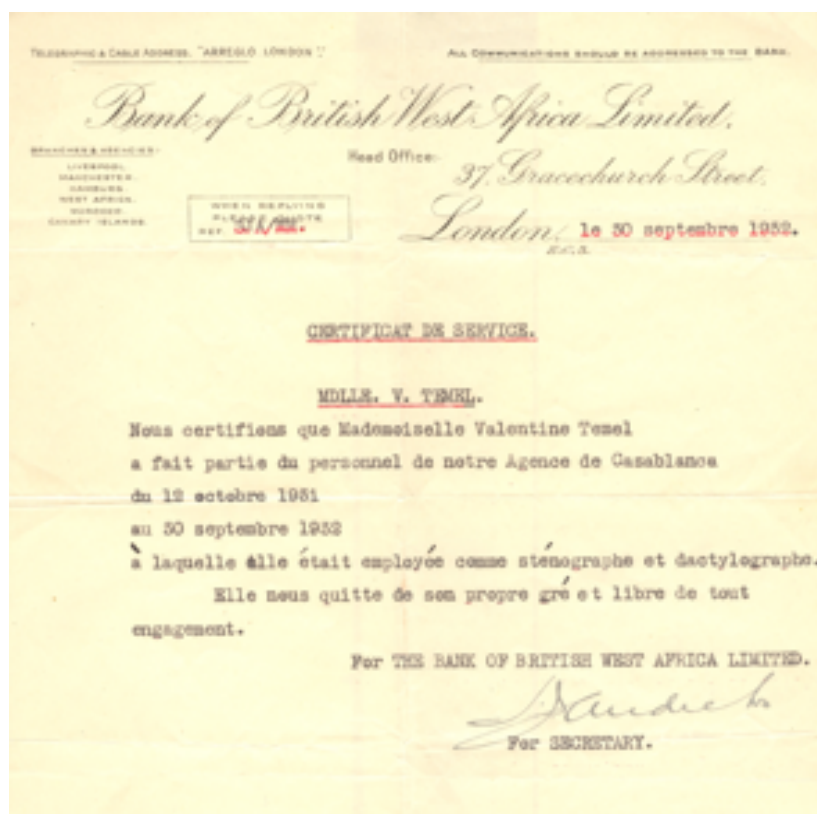
## Années 1930-1934

Le fameux krach boursier new-yorkais eut lieu dans les derniers jours d'Octobre 1929 (24-27 Octobre). Il «affecta la France tardivement, à partir de 1931, et dura jusqu'à la fin des années 1930» (cf [http://fr.wikipedia.org/wiki/Grande\\_D%C3%A9pression\\_en\\_France](http://fr.wikipedia.org/wiki/Grande_D%C3%A9pression_en_France)). La situation devint en effet vraiment difficile en France après la dévaluation de la livre peu après le mi-Septembre 1931. Le carnet de commandes de grand-père s'amenuisant jusqu'à devenir quasiment vide, grand-père décida d'aller tenter sa chance au Maroc, où Bernard était déjà présent.

Maman donna sa démission à son employeur qui lui fournit le certificat suivant :



Bien après que grand-père soit une première fois parti en reconnaissance en Juin, mes grands-parents embarquèrent pour Casablanca le 17 Octobre 1931 (cf le chapitre I). Maman y était déjà arrivée puisque, selon ce document que lui remit plus tard son nouvel employeur, elle commença à y travailler dès le 12 Octobre 1931.





Comme le révèle ce certificat, devant le faible succès de cette expérience dans une ambiance peu réceptive, la famille prit le chemin du retour en France un an après. Les archives livrent d'autres traces de ce court séjour.

Selon une carte que grand-père adressa de Rabat à maman, elle habitait 30 rue du Croissant à Casablanca. C'est là que maman fit ces petites aquarelles :



Au verso de cette photographie, ceci:



L'original de quelques-unes de ces figurines a été conservé. On ne voit pas la plus petite sur la photographie. Elle a, dans la réalité, 2,5 cm de hauteur, la voici très agrandie :



La hauteur du personnage présent dans l'aquarelle originale qui porte le numéro 6 sur la photographie dépasse de peu les 4 cm.





Cette figurine n'est pas présente sur la photographie



au contraire de celle-ci (N° 5)



Ces modèles ont été déposés auprès du studio d'art Samissof : maman pensait-elle faire faire des cartes postales de ces personnages saisis sur le vif ?

En tout cas, ses talents de dessinatrice, peintre et miniaturiste ne font aucun doute.

L'épisode marocain prit fin en quittant ce navire :



Le Mexico sur le quel je  
suis revenue au Maroc et  
qui de ce fait est devenu  
célèbre.

Comme elle avait quitté son emploi auprès de la Bank of British West Africa fin Septembre 32, elle n'arriva en France qu'en Octobre. Elle s'enquit aussitôt d'un nouveau travail : il débuta le 8 Novembre 1932, une semaine avant son dix-huitième anniversaire.

À ce moment du récit, une énigme, non, deux énigmes apparaissent. Nous pénétrons dans le mystère. Chut !

Première énigme : Pourquoi du jour au lendemain, par quel tour de magie, dessinatrice, pianiste, sténo-dactylo bilingue, se transforme-t-on en chimiste agréé ?

Seconde énigme : Comment, par quel tour de passe-passe, obtient-on en une année un certificat assurant que deux années ont été accomplies, dans un domaine où, de surcroît, nombre de connaissances théoriques préalables paraissent nécessaires ?

Un seul document certifie la présence de ces deux énigmes :





Si tu le veux bien, lecteur, partageons notre travail. Je te laisse le soin de résoudre la seconde énigme, des recherches bibliographiques auprès du Conservatoire National des Arts et Métiers t'aideront sans nul doute.

Sans doute objecteras-tu, lecteur, que je te laisse la part difficile, alors que donner la solution de la première énigme paraît bien facile. Solution hypothétique certes, mais fort vraisemblable tout de même, et qui permet de préciser peut-être certains événements évoqués au début du second chapitre.

Souvenons-nous que mes grands-parents avaient accueilli à leur table une jeune fille roumaine de Moldavie, plus précisément d'Hincesti, amie je ne sais trop à travers qui de la famille Bruter de Causani. Bassia Rabinovici venait en France, à Paris, entreprendre des études de chimie. Il faut croire que la rencontre avec ma mère se fit dans le cours de cet automne 1932, que la sympathie fut réciproque, la seule chose sans aucun doute certaine, et que Bassia entraîna sa nouvelle amie à la suivre au Conservatoire des Arts et Métiers.



**avec Bassia, non datée**

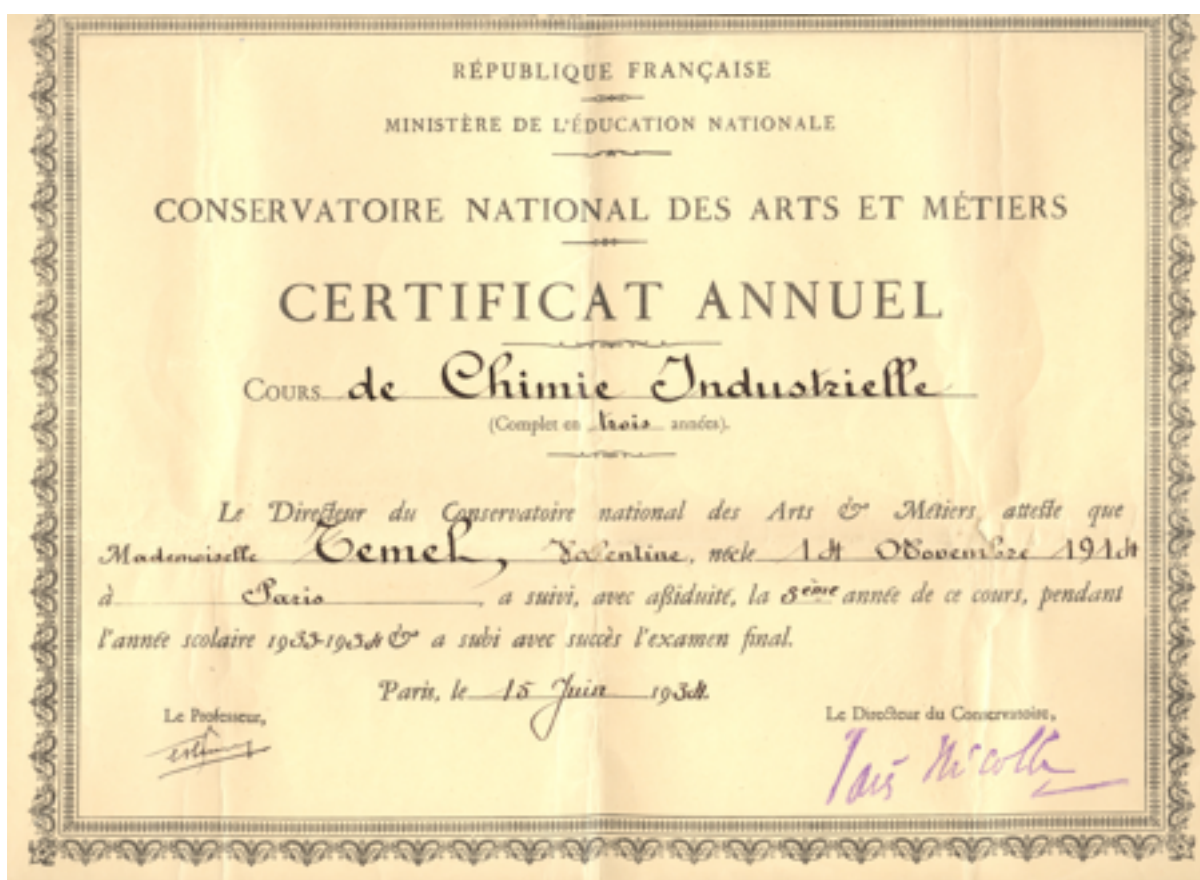
On se souviendra aussi qu'à l'automne 1932, mon père abordait sa troisième et dernière année d'études à l'Institut de Chimie de Strasbourg, et que, s'il ne l'avait pas encore fait, il était temps pour lui de venir découvrir Paris.

Vous pensez bien que la rencontre d'un jeune homme peu fortuné et mal fagoté, mais parlant également la langue de ses ancêtres, savant et promis à un brillant avenir, bel homme de surcroît, ne pouvait que faire rêver une jeune fille de tout juste 18 ans.

Et vous pensez bien que la rencontre d'une fort belle et discrète jeune fille, si élégamment vêtue, confiant à ses doigts et à son piano de faire chanter son coeur et de révéler ses dons, ne pouvait que laisser mon père émerveillé, ensorcelé sous l'emprise du charme.

Il me revient maintenant cette confirmation de vive voix que c'est bien lorsqu'elle avait 18 ans que Valentine-Tétette rencontra Boris.

On ne s'étonnera pas alors qu'elle eut assez d'élan pour travailler la journée dans les bureaux, aller le soir suivre les cours du Conservatoire, et les apprendre.





De fait je dispose d'un petit ensemble de photos des années 33 et 34. Prises entre le 25 et le 28 Août 33, les toutes petites portent au dos «La source des Abatilles», «Abatilles», «Pamiers», «Dunes», «Villa Carmen». Maman prenaient donc près d'Arcachon quelques jours de vacances ensoleillés avec des amies.



On reconnaît immédiatement où ont été faites les deux photos suivantes. On y reconnaît outre maman, son cousin Nestoret sa femme Sonia. Je ne sais pas d'où vient la troisième jeune fille, Esther Ohanna, celle qu'on voit peut-être sur les deux photos précédentes ?



Au verso de la dernière de ces photos, ces mots :

«Versailles. août 1933. Au temps jadis. Tetette à Boris.»



La photo suivante de ces trois élégantes est manifestement plus tardive. Qui entoure maman ?



Le verso ne manque pas de fermeté :

«pour Boris 1933 Tetette La longue jeune fille n'est pas ma cousine je n'en voudrais pas»

Les principales photos de l'année 34 ont été faites en Alsace et pour l'Alsace. Les deux qui suivent font l'objet d'un petit commentaire dans le chapitre consacré à papa et portant sur les années 34-36.



Ces nouvelles photos suivantes d'Août 1934 complètent quelque peu celles qui apparaissent dans le chapitre précité :



Au verso de celle de gauche : «Dans les jardins du Château à hisbonn Princesse TTT au roi Boris Août ou Septembre 1934». Sur celle droite on reconnaît ma grand-mère Fanny entre son gendre et sa fille.

L'examen du vêtement montre que ces magnifiques photos ont été tirées avant le séjour alsacien à l'hôpital de Strasbourg.







*Harvey*  
ARTISTE PHOTOGRAPHE  
101 RUE ODENEY  
PARIS



*Staré*  
ARTISTE PHOTOGRAPHE  
101 RUE ORDENER  
PARIS

La photo suivante n'est pas non plus datée.



Elle provient d'un autre studio d'art que les précédentes. Je fais le pari que ce portrait a été tiré à l'occasion d'un événement dont les dessins qui suivent révèlent le caractère marquant.

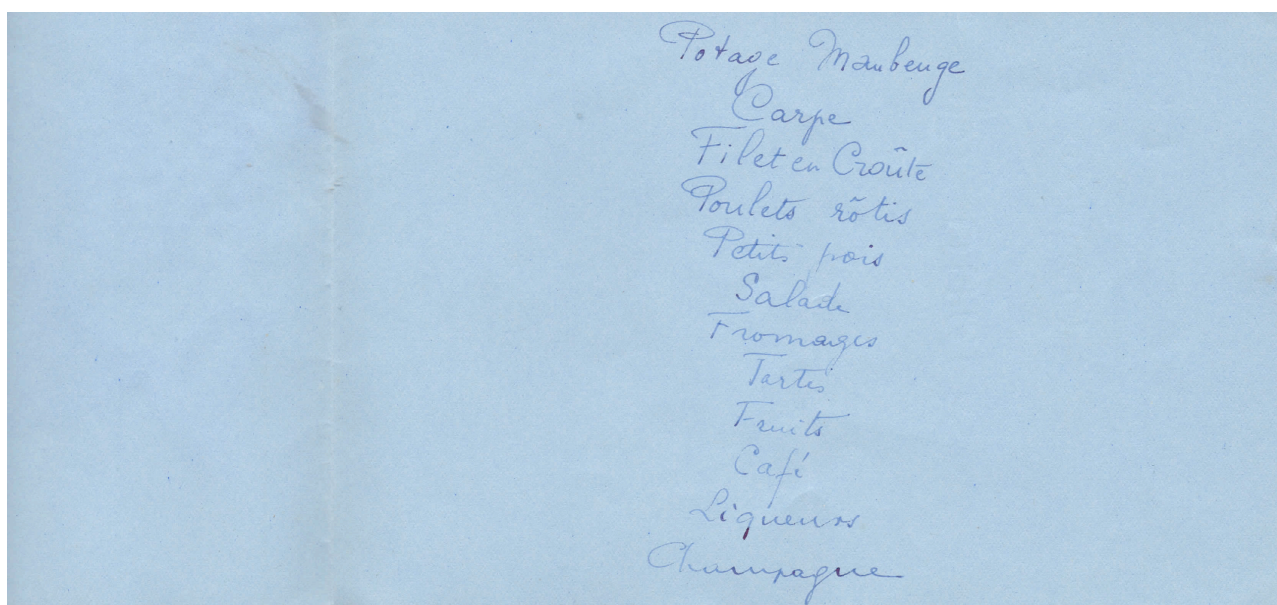


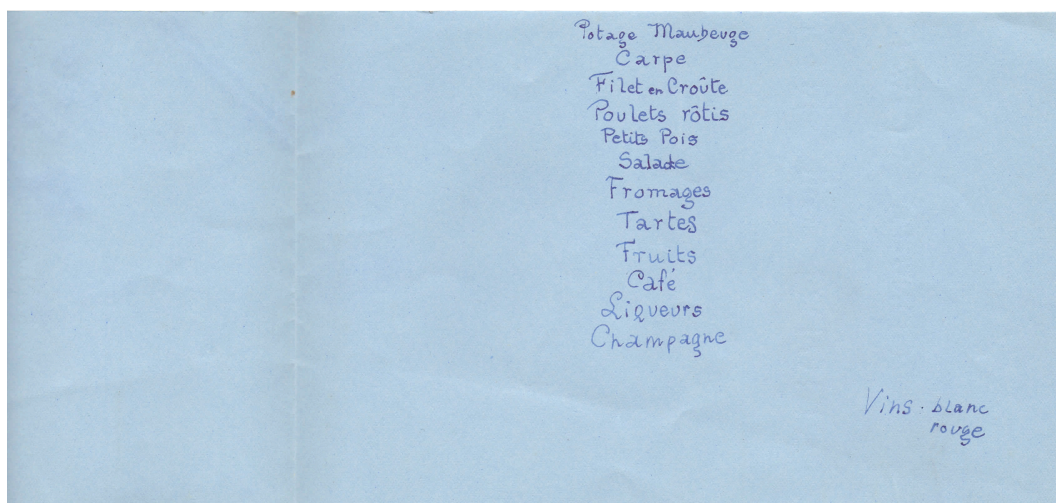




Renée est la femme de son frère Paul, Monique, leur fille que maman aimait également beaucoup. Point d'autre cartons dans les archives.

Libre à chacun d'imaginer les raisons de cette fête de famille exceptionnelle en cette soirée qui précède Noël 1934. Les convives, qui étaient-ils, partagèrent ces mets sans doute confectionnés avec amour :





On observera que, selon les menus, au contraire de Monique, ma tante Renée était privée de vins mais avait quand même droit au champagne et aux liqueurs. Excepté le gefilte fish significatif, le menu était loin d'être casher et faisait honneur aux bonnes traditions. Les secrets de confection du potage Maubeuge ne furent point révélés. Au moins savons-nous en quel lieu se tinrent ces réjouissantes et chaleureuses agapes. Un poisson, deux viandes, des fromages, des desserts, des vins divers, on savait vivre en ces temps-là.

Je n'ai apparemment pas trouvé de photo pour l'année 35, et dois vous présenter celle-ci. Les lecteurs des mémoires de mon père ne peuvent être surpris de la retrouver ici.





Je renvoie au chapitre de ces mémoires concernant les années 34-36 où figurent les premières pages du livret de famille, et les commentaires attendant à cet évènement particulier.



«Il y eut un repas de fête rue Condorcet le 5 Mars. Maman m'a parlé une fois, deux au plus, de cette rue Condorcet et je ne sais plus qui y logeait. C'est en tout cas dans l'appartement de ces hôtes que fut prise la photo précédente et ces deux-ci:





Le mois suivant, Avril, mes parents font un saut à Tracy-le-Mont où réside le cousin David et sa femme Mathilde, puis vont en Alsace visitant, en son début, les villages célèbres autour de Strasbourg. En Mai, visite de quelques châteaux de la Loire, ceux de Tour et de Blois en particulier.



Blois - 31.8.36

Le 14 Juillet 1936 est une date importante : voir [http://www.universalis.fr/media-encyclopedie/87/PH060031/encyclopedie/Manifestation\\_du\\_Front\\_populaire\\_Paris\\_14\\_juillet\\_1936.htm](http://www.universalis.fr/media-encyclopedie/87/PH060031/encyclopedie/Manifestation_du_Front_populaire_Paris_14_juillet_1936.htm)

Je ne sais si mon père est présent à Paris, ce jour de la fête nationale, c'est probable, si j'en juge d'une photo non présentée ici. Voici quelques autres photos extraites de l'album – on reconnaît sur la dernière, abritée par son chapeau, maman :



»

Maman reste à Paris, elle y travaille, alors que papa rentre à Merkwiller-Pechelbronn. Je présume que maman l'y rejoint fin Septembre 1936.

Bien que la photo suivante ne soit pas datée, elle pourrait avoir été prise à cette même époque.



Enceinte au début Octobre, où se réside-t-elle jusqu'à ma naissance : à Paris, en Alsace ? Alors que maman quittait un milieu affectueux et chaleureux, et que, de par son état, elle avait besoin d'attention, la forte personnalité de Papa, ses éclats, n'ont en rien dû faciliter la vie commune des premiers temps, sans pourtant altérer leur vif attachement réciproque. Sur le tard de sa vie, elle se livra un moment, et me dit que «cela ne serait pas passé comme ça si ma mère avait vécu», ce qui sous-entend qu'après ma naissance également les relations furent parfois orageuses. Orages sans suite. On lira plus loin le texte d'une lettre adressée à maman par la soeur aînée de papa, Sarah.

L'accouchement eut lieu chez ses parents, au 27 de la rue de Maubeuge, le dimanche 4 Juillet.

10 jours plus tard, dans la nuit du mardi au mercredi 14 Juillet, maman perdait sa mère Fanny, ma grand-mère, probablement suite à un arrêt cardiaque.

Ce fut un gros choc, au point que le ou les médecins de l'époque conseillèrent à maman de ne plus allaiter.

Grand-père et maman s'attachèrent les services d'une nounou espagnole, Batilde, ma «tchatcha». Elle nous donna de ses nouvelles bien après la guerre. La voici, à droite, près des siens, dans cette dernière photo qu'elle a fait parvenir d'Espagne.

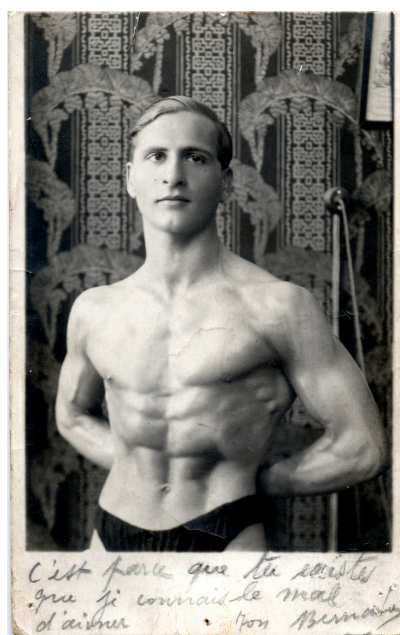


Dans ces circonstances, maman resta à Paris auprès de grand-père, veillant sur lui et sur son enfant, travaillant comme va le voir, allant quelques week-ends se reposer à Rosny/Seine, où son demi-frère Paul et ma tante Renée profitaient de la résidence des parents de Renée. Elle fit aussi, on peut le supposer, quelques sauts en Alsace. Sauf inattention de ma part, je n'ai pas trouvé d'autre photo de maman pour l'année 1937 que celle-ci, datée au verso de l'«été 1937».

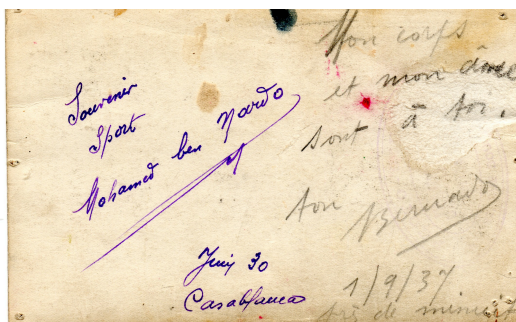




L'année suivante, 1938, fut aussi tragique pour elle. Elle perdit son demi-frère Bernard pour lequel on sait qu'elle avait une très profonde affection. Les causes de cette disparition sont un peu confuses. Il avait attrapé la dengue au Maroc, s'ajoutait une déception amoureuse. Je ne sais trop s'il s'est suicidé ou si c'est la dengue qui l'a emporté. Ce fut sans aucun doute beaucoup, en deux ans, pour une jeune femme de 23-24 ans.



Le verso porte la date du premier septembre 1937. Je ne sais si l'écriture est celle de Bernard ou de ma mère.



Je présume que ce fut à la suite de ces événements qu'elle acheta un mini album intitulé «Photos», où elle ne plaça que ces cinq photos, celles de ses proches pour lesquels elle avait le plus d'affection : sa mère, par deux fois, en premier et en dernier, elle-même !, Bernard, son bébé, son père en avant-dernier.



De cette année 38 l'album qu'elle a construit au cours des ans possède quelques photos de maman, probablement prises pour les premières avant la disparition de Bernard dont la date précise m'est inconnue. En voici par exemple trois faites en Mars-Avril pour la dernière, la plus petite, à Pâques pour les deux autres, sur la seconde est spécifié Versailles qu'on reconnaît fort bien :





Déjà présentée dans le chapitre consacré à papa, cette photographie de mes parents, prise à Vichy en cette année 38 :



Il faudra attendre l'année 41 pour avoir une autre photographie du couple. Je compléterai l'année 38 par cette dernière photo, prise en Décembre, on reconnaît le square Montholon où elle a été prise :



Je ne sais trop quand, exactement, elle quitta Paris pour rejoindre mon père à Pechelbronn. Ce ne fut pas avant le début Avril 1939 pour la raison qui apparaît dans cette attestation délivrée plus tard dans des circonstances autres :

**J. J. PURITZ**  
15, RUE DU LOUVRE  
PARIS (1er)  
REPRÉSENTANT DE  
**H. HENTZ & Co**  
NEW YORK

**MEMBRES DU**  
NEW YORK STOCK EXCHANGE  
NEW YORK COTTON EXCHANGE  
NEW ORLEANS COTTON EXCHANGE  
NEW YORK COFFEE & SUGAR EXCHANGE, INC.  
NEW YORK PRODUCE EXCHANGE  
CHICAGO BOARD OF TRADE  
WINNIPEG GRAIN EXCHANGE  
CHICAGO CURE EXCHANGE ASS'N  
NEW YORK CURB EXCHANGE  
CANADIAN COMMODITY EXCHANGE, INC.

**MEMBRES DU**  
CHICAGO MERCANTILE EXCHANGE  
WOOL ASSOCIATES OF N.Y. COTTON EXCH. INC.  
NEW YORK COCOA EXCHANGE INC.  
DETROIT STOCK EXCHANGE  
LIVERPOOL COTTON ASSOCIATION  
COMMODITY EXCHANGE, INC.  
(RUBBER, SILK, HIDES, TIN, COPPER, LEAD, ZINC, GASOLINE, CRUDE OIL)

**ASSOCIATE MEMBERS OF**  
UNITED TERMINAL SUGAR MARKET ASS'N

**TELEGRAMMES :** PURIZ-PARIS  
**CODES :**  
PRIVÉS, BENTLEY'S, PETERSON, 3°  
R.C. SEINE 431.080

**TÉLÉPHONE :**  
GUTENBERG 05-30, 05-31, 05-32  
LOUVRE 28-51, 28-52, 28-53  
GUTENBERG 24-02, 24-03, 24-04

PARIS, le

Je soussigné, J.J. PURITZ, 15, rue du Louvre, Paris, certifie que Madame Valentine BRUTER a été à mon service en qualité de Secrétaire sténo-dactylo français-anglais du 8 Novembre 1932 au 31 Mars 1939.

Pendant ces six ans 1/2, Madame BRUTER m'a donné entière satisfaction et par son travail et par son dévouement.

Ayant l'esprit très ouvert, étant très intelligente et s'adaptant facilement à tous les services, je ne puis que la recommander chaudement.

Fait à Paris, le 27 Mars 1940.

J.J. PURITZ.

*[Signature]*

**QUARTIER DES HALLES**  
**COMMISSAIRE DE POLICE**

Effectivement, maman se trouve en Avril en Alsace, la photo ci-dessous prise alors en porte témoignage. Grand-père, berêt sur la tête, est également présent qui sans doute l'accompagnée avec enfant et bagages, je suis huché sur les épaules de je ne sais qui, apparemment, le même monsieur qui porte maman dans ses bras le jour du mariage.



La seule autre photo de maman pendant ce séjour alsacien est celle-ci, prise également en Avril :





Cette présence à Merkwiller-Pechelbronn ne dura que quelques mois. Maman a conservé un gros agenda noir de l'année 1939 sur lequel elle a noté toutes les dépenses faites pendant ce séjour alsacien. Il servait donc de livre de comptes. Les premières inscriptions ont été portées le 2 Avril. On trouve un blanc entre le 10 Juillet et le 7 Août : maman est donc rentrée à Paris pendant cette période. La dernière mention sur ce livre est datée du 22 Août, et pour cause. On sait en effet que le 24 Août, papa fut «rappelé à l'activité», auprès de la place forte de Saint-Dié.

L'historien qui voudrait connaître les prix pratiqués en ce temps et en ces lieux trouvera dans cette agenda de quoi satisfaire entièrement sa curiosité. Nombre d'achats ont été faits auprès de la la «société coopérative d'alimentation» dénommée l'UNION.

Une femme de ménage, Louise, venait assez régulièrement. Cette carte la concernait :

**CARTE-QUITTANCE A. — Pour l'assurance obligatoire et l'assurance continuée.**

Institut d'Assurance Sociale d'Alsace et de Lorraine - Invalidité-Vieillesse - à Strasbourg (B.-Rh.)  
 (Institut d'origine .....)  
 Nom de l'Institut indiqué sur la carte antérieure .....  
 N° matricule aux Assur. Soc. des anciens Dépt<sup>s</sup> .....  
 Date de l'établissement de la carte ..... **8 OCT 1938** .....  
 Ausgestellt am .....  
 Valable pour la période à compter du ..... **5.9** .....  
 Verwendbar für die Zeit seit dem .....  
 N° du registre des Cartes-quitances A : **52** .....  
 Lieu de l'établissement de la carte ..... **Merkwiller - Pechelbronn** .....  
**CARTE-QUITTANCE N°** **8** **pour**  
 Quittungskarte Nr. ..... **für** .....  
 (Nom et prénoms : pour les femmes mariées indiquer également le nom de jeune fille)  
 (Zu- und Vornamen, bei Frauen auch Geburtsname)  
**Meyer Louise née Grichet**  
 Domicile : **Merkwiller - Pechelbronn**  
 Wohnort .....  
 Profession : **femme de ménage**  
 Berufsstellung .....  
 né le **16 juillet** **1914**  
 geboren am ..... im Jahre .....  
 à **Merkwiller - Pechelbronn** arr<sup>t</sup> **Worms**  
 zu ..... Kreis .....

Pour la petite histoire, on notera la présence significative de la mention «charité», ou l'achat d'une bouteille de champagne le 3 Juillet, voire d'une tirelire le 20 Août.

Maman revint donc à Paris ou à Rosny chez son frère. C'est là qu'elle reçut, fin Novembre, cette carte de Sarah dont voici d'abord le verso, le recto étant plus significatif :

chère Tété!
   
 J'ai a Galati une semaine en
   
 train faire un gablot - demi
   
 Quand je suis retournée a Iasi.
   
 Je lis avec grand plaisir vos nou-
   
 velles. Pensez sommes tres contents que
   
 Boris ait bien, aussi sa santé et nous
   
 espérons que restera toujours dans
   
 la sécurité. Il fait des bien des bien
   
 le traitement mais il est chère.
   
 chère ne dit subent que Boris
   
 a aussi besoin de l'Allisator
   
 Sandoz en 2x2 dragée après les
   
 repas midi et soir. Par injections
   
 intramusculaires avec Vitadour
   
 Vitamin A et D. J. J. J. B. J. J.
   
 Je vous envoie un petit autographe
   
 avec la fleur microbe de los exer-
   
 cements - fusible le matin à jeun et si
   
 cela est impossible, alors - Philé-
   
 terol.
   
 Je sais que vous manquez les
   
 moyens d'acheter les médicaments
   
 qui sont très chère. Aussi, man-
   
 qu'il a écrit que lui, Tété, tra-
   
 vaillera pour gagner un peu et cela
   
 me fait très plaisir. J'espère, ma chère
   
 petite sœur, que le temps va
   
 passer vite et que vous serez
   
 récompensée pour tous vos sacrifices.



«mais Boris est nerveux, mais pas méchant. Maintenant quand il est petit il faut maîtriser son caractère.»



On le devine : les orages évoqués plus haut ont un long passé. Par les vertus de la stabilité, soyons certains qu'ils auront quelque avenir. Mais aucune chaîne ne sera jamais brisée par les chutes brutales des foudres aveuglantes.

La France est officiellement en guerre avec l'Allemagne depuis 3 Septembre 1939. Voir ce qu'il en est sur Wikipédia.

Que lit-on au verso de cette photo martiale adressée à un valeureux soldat à Saint-Dié ?



**«Au meilleur de moi-même, qui a une pensée de tous les intants, Tetette, 22 Septembre 1939,  
Rosny»**



Devant les difficultés de la situation, maman songe à re-travailler. Léon Moreau rédige à son intention cette lettre qui pourrait lui servir de sésame:

95 Boulevard Magenta Paris 10.  
octobre 39

Je soussigné certifie que Madame  
Valentine Bruter a fait sous  
ma direction toutes ses études  
pianistiques et sous la direction  
de Madame Roy, professeure  
au conservatoire ses études de  
solfège.

Très bonne pianiste et  
excellente musicienne, je  
la recommande comme professeure  
avec la plus grande sincérité.

Léon Moreau  
grand prix de Rome  
président de la chambre  
syndicale des compositeurs  
français  
chevalier de la légion d'honneur

## ***LES ANNÉES OBSCURES 1940 -21 Août 1944***

À partir des années 34, les lignes qui révèlent les «mémoires» tant de mon père que de ma mère, forment la trame d'un seul tissu aux couleurs et aux dessins variés. On ne peut lire l'un de ces deux textes sans avoir constamment présent en mémoire l'autre. On se reportera aux mémoires de papa des années 40 pour se plonger dans l'atmosphère de l'époque, à travers les échanges de courriers entre nos deux protagonistes. Lorsqu'on franchit les années 40, un troisième texte devrait venir se mêler aux deux premiers dans l'esprit du lecteur, celui de mes propres mémoires que je devrai aussi écrire rapidement, avant que la grisaille et l'évaporation n'effacent petit à petit de ma mémoire ces premiers souvenirs. Mais dans le texte consacré à chacun de mes parents, comme d'autres acteurs futurs je ne suis présent qu'en filigrane, quelle que soit la part prise dans leur vie.

Nous voici au tout début des années 40, de l'année 40. Un petit rappel historique sur la situation de la France en ces temps ne sera pas inutile. Je recommande sur ce sujet la lecture passionnante et instructive des mémoires de Winston Churchill, à qui tant d'hommes si ce n'est une forme de civilisation doivent une fière chandelle. Les chapitres II à IV de son second livre, puis VI et enfin VIII, relatent les tristes événements qui ont affecté ce pays.

«Au cours de la nuit du 9 au 10 mai, précédées de vastes attaques aériennes contre les terrains d'aviation, les voies de communication, les postes de commandement et les entrepôts, toutes les forces allemandes s'élancèrent vers la France en franchissant les frontières de la Belgique, de la Hollande et du Luxembourg. La surprise tactique fut totale dans presque tous les cas. ... La Hollande et la Belgique, attaquées sans aucun prétexte ni avertissement, appelaient au secours. ... (extrait du Chapitre II).

Quelques extraits maintenant du chapitre VIII, intitulé «L'Agonie de la France».

«Le 13 juin, je fis ma dernière visite en France - pour quatre ans, presque jour pour jour. ... La dégradation de la situation était immédiatement perceptible. Personne ne vint pour nous accueillir, personne ne semblait nous attendre. Nous avons emprunté une voiture de service au commandant de l'aérodrome et nous avons gagné la ville, à la recherche de la préfecture où l'on disait que le gouvernement français avait pris ses quartiers. Aucun personnage d'importance ne s'y trouvait, mais on nous fit savoir que Raynaud [alors premier ministre, lucide et courageux] arrivait en voiture de la campagne. ....

Nous regagnâmes alors la préfecture où nous attendait Mandel, le ministre de l'Intérieur. Cet ancien et fidèle secrétaire de Clémenceau, qui était son véritable héritier spirituel, semblait être dans les meilleures dispositions. C'était l'énergie et le défi personnifiés. Son repas - un poulet appétissant - était resté intact sur le plateau posé devant lui. Mandel était un rayon de soleil ; un téléphone dans chaque main, il ne cessait de donner des ordres, de prendre des décisions. Ses plans étaient simples : combattre jusqu'au bout en France, pour couvrir le plus ample repli vers l'Afrique. Je voyais pour la dernière fois ce valeureux Français. C'est justice si la République française restaurée a fusillé les hommes de main qui l'ont assassiné ; ses compatriotes et alliés honorent sa mémoire. ...

Le 17 juin, on apprit que le gouvernement Pétain [devenu la veille premier ministre] avait demandé un armistice et ordonné à toutes les forces françaises de cesser le combat, sans même communiquer cette information à nos troupes. ...»

On se doute de l'estime du premier ministre de Sa Majesté pour notre illustre maréchal : «Tard dans la nuit du 16 juin le groupe défaitiste dont le maréchal avait pris la tête ...»

C'est dans ce chapitre que Churchill évoque, dans ces jours, «le flot de réfugiés [qui] déferlait sur toutes les routes du pays ...»

Mon oncle Paul avait loué certainement à temps une villa à Banyuls-sur-mer. C'est lui qui, par sa débrouillardise, parvint à trouver des places pour tous dans le



train bondé qui partait ou plutôt fuyait vers le sud. Je n'ai aucune autre information sur ces journées.

Il est certain que nous nous arrê tâmes à Toulouse, au moins grand-père et moi. J'évoquerai dans mes mémoires quelques-unes de ces journées qui m'ont vivement marqué, je n'avais pas trois ans. A vrai dire, je ne sais pas si maman était de ce voyage ou bien si elle se trouvait déjà à Toulouse.

C'est sans nul doute l'accord de papa qu'elle s'engagea dans l'Armée de l'Air, le 1er Mai 1940, une semaine avant l'attaque des armées allemandes. Admirez son maintien, le bérêt qu'elle porte et que l'on a vu dans cette photo adressée à mon père le 22 Septembre 1939. On le voit immédiatement, ce n'est pas une défaitiste, pas davantage que mon père.

2/2.  
O/C.

MINISTÈRE DE L'AIR  
-=-=-=-  
ETABLISSEMENT DES RECHERCHES  
AÉRONAUTIQUES  
DE LA RÉGION PARISIENNE.  
-=-=-=-

ENGAGEMENT.  
-=-=-=-

Entre le Directeur de l'Etablissement des Recherches  
Aéronautiques de la Région Parisienne

d'une part

et M. adame HEUTER Valentine  
Né le 14 Novembre 1908 à PARIS  
Demeurant à PARIS Rue de Valenciennes N° 27  
Chez Monsieur THIEL

d'autre part

Il a été convenu et arrêté ce qui suit :

MADAME HEUTER Valentine reconnaît et déclare :

Etre libre de tous engagements, toute fausse déclaration sur ce point l'exposant à des dommages-intérêts en application de la loi du 5 Février 1932.

Accepter de se soumettre aux règlements intérieurs de l'Etablissement et notamment aux règles particulières en matière de brevets d'invention et de secret intéressant la Défense Nationale.

Avoir été embauché à PARIS, dans les Services de l'Etablissement suivant certaines dispositions de la Convention Collective de Travail des Employés Techniciens, Agents de Maîtrise et Ingénieurs des Industries Métallurgiques, Mécaniques et Connexes de la Région Parisienne du 19 Juillet 1936 prorogée par

- 2 -

accord du 12 Novembre 1936 énumérées ci-après :

Article 3 (sauf 3<sup>e</sup> alinéa) 18, 19 (sauf les trois premiers alinéas) 20, 21 (sauf les 2 derniers paragraphes) 22, 23, 24, 25, 26, 30, 31, 32, et 38 et barèmes de salaires annexés.

Il sera fait application, sous réserves d'instructions ultérieures de l'Administration Centrale du Ministère de l'Air de l'Article 24 relatif aux congés annuels.

Le présent engagement aura son effet à dater du 14 MAI 1940, sans durée déterminée, et en tout état de cause au plus tard à la date de cessation des hostilités, en qualité de "ADJUTANT AUX ARMES" Remplacé aux écritures au salaire mensuel net de 1510 FRANCS

Fait en double et de bonne foi  
à PARIS, le 14 MAI 1940

L'Intéressé : Heuter

Le Directeur  
de l'Etablissement des Recherches  
Aéronautiques  
de la Région Parisienne.  
Valentin



pouvait rejoindre les siens à Banyuls, ayant reçu les émoluments qui lui étaient dûs - Juin et Juillet remplacent-ils Mai et Juin ?-, et munie d'un titre de transport justifié par cet ordre de mission remarquable, établi le jour même où Pétain décrétait la

MINISTÈRE DE L'AIR  
ETABLISSEMENT DE RECHERCHES  
AÉRONAUTIQUES  
---  
23, chemin de la Juncasse  
TOULOUSE

CERTIFICAT

Le Directeur de l'Etablissement de Recherches Aéronautiques de Toulouse certifie que *M. [nom]* est entré à l'Etablissement en qualité de *[titre]* le *14 Mai 1940* et accepte de quitter le service à la date du *20 Juin 1940* libre de tout engagement en application de la dépêche ministérielle du 17 Juin 1940.

Il a été remis au porteur de ce certificat un ordre de mission et un billet de transport pour le lieu demandé, ainsi que son salaire jusqu'au *31 Juillet 1940* à titre d'indemnité de départ.

TOULOUSE, le *20 Juin 1940*

Le Directeur de l'Etablissement,  
**Signé: LABUSNIÈRE**

*Labusnière*  
*Labusnière*

MINISTÈRE DE L'AIR  
Etablissement de Recherches  
Aéronautiques  
---  
23 chemin de la Juncasse  
TOULOUSE

Monsieur REUTER Agent sur Contrat, employé aux écritures

|                                                                 |                 |
|-----------------------------------------------------------------|-----------------|
| Traitement du mois de Juin .....                                | 1.445,--        |
| Traitement du mois de Juillet .....                             | 1.445,--        |
| (indemnité pour charges de famille<br>comprise) <i>1 enfant</i> | 2.090,--        |
| Avance perçue pour mission ....                                 | 400,--          |
| Billet de chemin de fer ....                                    | 235,--          |
| Soit à reverser .....                                           | 365,--          |
|                                                                 | <u>2.525,--</u> |
| Taxe .....                                                      | 2,40            |
|                                                                 | <u>2.527,40</u> |

Signature : TOULOUSE, le 20 Juin 1940

*Reuter*



cessation des hostilités :

MINISTÈRE DE L'AIR  
Etablissement de  
Recherches Aéronautiques  
23, Chemin de la Juncasse  
TOULOUSE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE L'AIR

ARMÉE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE L'AIR  
Etablissement de  
Recherches Aéronautiques  
23, Chemin de la Juncasse  
TOULOUSE

Corps ou Service

**ORDRE DE MISSION**  
(MÉCOMMO)

Numéro de l'ordre : 3

BRUTER

Valentine

Grade : Employée aux Ecritures

Matricule :

Recrutement :

Lieu de naissance : PARIS XIII<sup>e</sup>

Date de naissance : 14 Novembre 1914

Ville et département : Seine

Corps ou Service :

Numéro de la carte d'identité  
(ou de l'attestation d'identité) : 964

Carte du Service

Numéro du livret individuel de l'homme :

(Signature du titulaire)

Le Directeur de l'Etablissement  
des Recherches Aéronautiques de Toulouse

Mission : Ordre de rejoindre BANYULS S/MER  
(Exécution de la D.M. Air du 17 Juin 40)

Résumé :

TOULOUSE-BANYULS S/MER.

Date et heure de départ :

Durée :

Mode de transport : (Voie ferrée ou route)

A TOULOUSE le 10 Juin 1940

Grade et nom de l'autorité qui délivre l'ordre :

Le Directeur de l'Etablissement  
des Recherches Aéronautiques de Toulouse

(Cachet)

Signature

NOTA. — En cas de renouvellement ultérieur des Feux de sécurité, le présent ordre de mission doit être renouvelé, avant le départ, par le Chef du Service aéronautique ou par le Chef de l'Industrie.

On sait que, de son côté, mon père fut démobilisé le 27 Juillet 40, et « reçu ses tickets de pain et de sucre jusqu'au 31 Juillet 40 ». Ce n'est donc qu'au début de mois d'Août qu'il put rejoindre maman à Banyuls. On peut penser qu'en ce mois particulier les retrouvailles furent chaleureuses.

À part une ou deux, les photos faites à Banyuls sont de fort mauvaise qualité, sombres. L'appareil photographique, la pellicule, n'étaient sans doute pas adaptés à la lumière vive du bord de mer méditerranéen. Ici, le gris et le noir ont remplacé le bleu intense. Ces photos datent des mois de Juillet, d'Août et de Septembre 1940. Je

montrerais plus tard des photos de la villa St Anne alors qu'avec mes enfants nous prenions des vacances dans ces Pyrénées orientales.

Elle possède une terrasse donnant sur l'arrière-pays. On la voit ici, à gauche, avec au premier plan sans doute ma tante Renée et sa fille Monique, bibi le chien, on voit aussi la tête d'un petit garçon et ses pieds, vous vous doutez de qui il s'agit :



la St Anne à Banyuls - Août 1940



à pêche aux bigorneaux - Août 1940

Les occupations sont celles d'estivants. On y pratique la pêche aux bigorneaux, quelques promenades pédestres dans les environs comme celle-ci de Septembre 40 en remontant et autour du torrent La Baillaury qui atteint Banyuls. Cette photo a été prise pendant l'une des balades :



Je crois que c'est pendant ce séjour à Banyuls que mes parents firent connaissance de Monsieur De Pablo et de sa femme Mimi. Qui étaient-ils ? Le colonel De Pablo se présentait comme un résistant antifranquiste, mais papa me dit un jour que c'était en fait un Esterhazy, appartenant donc à cette famille célèbre hongroise : j'ai toujours douté de cette surprenante information, la chose me paraît impossible. De Pablo, historien, publia en allemand et à Berlin un document remarquable sur Gaspard de Coligny et que je montrerai en partie plus loin. Nous le reçûmes avec cette carte :



Mais travaillait-il pour le Komintern ? Un livre récent de Vladimir Fédorovski, *Le Roman de l'Orient-Express*, évoque le personnage de Leonid Eitingon, fort apprécié des services d'espionnage soviétiques, et par l'intermédiaire duquel Trotski fut assassiné, le 20 Août 1940 selon Fédorovski, le 21 dit Wikipédia : ? : «Eitingon se distingua en Espagne pendant la guerre civile, d'abord sous le nom du «camarade Pablo», puis du «général Kotov» mentionné plusieurs fois par Hemingway dans ses descriptions de la guerre d'Espagne.»

S'agit-il du même personnage, non car selon Fédorovski, sitôt le forfait accompli par l'homme de main Ramon Marcader, Eitingon regagna Moscou via Paris. Mais après tout, pour des raisons particulières, il aurait pu faire un crochet par Banyuls, près de la frontière espagnole. Il dut aussi y avoir eu plusieurs Pablo, ne serait-ce que pour brouiller les pistes. Et il se peut très bien qu'Eitingon et notre De Pablo se soient croisés. Par ailleurs, celui-ci dont je parle a également fini ses jours de l'autre côté du rideau de fer, Mimi écrivait à maman de Berlin-Est. À revoir et si possible creuser.



Le choix de Banyuls par mon oncle Paul avait été judicieux. Evidemment, avant la débâcle, nul n'imaginait que le pays puisse être complètement envahi. Choisir le sud semblait gage de sécurité. Il en fut ainsi jusqu'au débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord en Novembre 1942 [http://fr.wikipedia.org/wiki/Op%C3%A9ration\\_Torch](http://fr.wikipedia.org/wiki/Op%C3%A9ration_Torch) . Les troupes allemandes et italiennes envahirent alors la zone dite libre [http://fr.wikipedia.org/wiki/Zone\\_libre](http://fr.wikipedia.org/wiki/Zone_libre).

Je ne sais quand exactement l'oncle Paul quitta Banyuls pour Arles où il élevait un cochon, Prosper.



Sage précaution quand on connaît les ordonnances et lois sur les juifs qui vont être promulguées très bientôt (voir le texte des mémoires de mon père consacré aux années 37-41 et 41-44).

Nous fûmes présents à Arles en février 41, j'ai déjà montré quelques photos de ce séjour dans le texte sur papa, notamment celle où l'on voit papa et maman en compagnie de Dick le chien. J'ajoute ici deux autres photos où l'on voit maman en 1941 :



La seconde photo montre tante Renée à droite, sa mère Madame Lhomer au milieu, à gauche bien sûr maman.

Dans la photo suivante, on voit maman dans cette ville proche d'Arles, Nîmes - près de la Maison Carrée -, Nîmes où elle s'est rendue pour des raisons peut-être touristiques. Que de monde dans les rues à cette époque !



Cela dit, il semble que nous soyons revenus à Banuyls jusqu'en Septembre 41 au moins, des photos de grand-père et moi font état de cette présence.

La date d'installation à Grenoble, au 5 Chemin Villebois, n'est pas précisée dans les archives. Nous y passons le rude hiver 41-42.

Voici sans doute la première des cartes de vêtement que nous reçûmes, datée du 1er Juillet 42, et qui révèle donc les difficultés d'approvisionnement en tout genre que nous connûmes durant la guerre et au-delà (jusqu'en 49).



Rappelons qu'en fin d'année (Novembre), nous passons en zone occupée, on peut dire gentiment occupée par l'armée italienne jusqu'à ce qu'elle soit remplacée, ou plutôt chassée, un an plus tard, par la moins drôle armée allemande. Nous profitons donc de cette année de liberté relative pour explorer les environs de Grenoble, nous allons à Vizille, à Bourg d'Oisans.

Nous nous rendons l'été, au début du mois d'Août, à Nice chez David le cousin de mon père. De ce séjour restent quelques photos de ma cousine Adine et de moi à la mer, et la photo ci-dessous, coupée et assez agrandie, prise à Monaco, où l'on reconnaît maman et grand-père :



Les photos ci-dessous ont également été prise en Août 42, après donc notre





retour de Nice, sur le côté gauche de notre villa, alors que nous recevions un visiteur, dont je me demande si ce n'est pas justement notre De Pablo.

Aucun autre fait marquant de nôtre côté pour cette année-là.

J'ignore pour quelles raisons toutes les photos suivantes ont été faites en Février 1943 : peut-être parce que le lundi 15, jour de la Saint Claude, suivait le dimanche 14, jour de la Saint Valentin, et qu'il valait mieux faire savoir qu'on fêtait les saints plutôt que Yom Kippour ? Ou bien, plutôt, voulait-on célébrer quelque victoire dont on venait de prendre connaissance, comme celle de Stalingrad ou l'entrée des troupes alliées en Tunisie ([http://fr.wikipedia.org/wiki/Seconde\\_Guerre\\_mondiale:\\_f%C3%A9vrier\\_1943](http://fr.wikipedia.org/wiki/Seconde_Guerre_mondiale:_f%C3%A9vrier_1943)) ?



Fev. 43



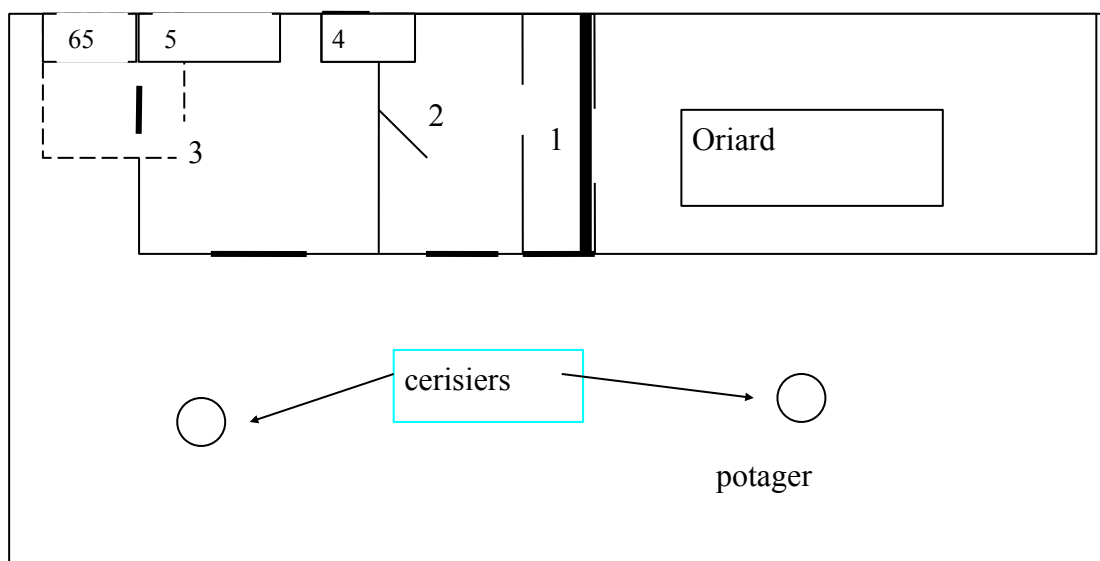
50. Villabon. Fev. 1943

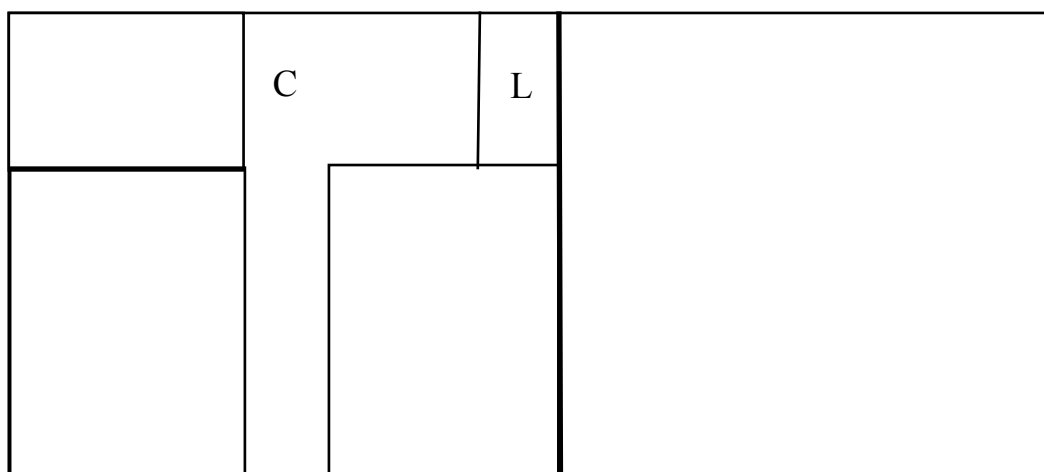
Les deux photos suivantes portent également la mention de Février 43. Peut-être ont-elles été prises le même jour que les deux précédentes, même si le vêtement de maman a changé.



Pas de machine à laver à l'époque, il faudra attendre une bonne dizaine d'années sans doute avant que nous en soyons munis. La dernière photo à droite nous montre la partie de notre villa occupée par nos voisins, les Oriard, Madame est à mes côtés. On voit papa enfourcher son vélo contre lequel je suis presque appuyé sur l'une des photos figurant dans ses mémoires des années 41- 45.

Voici les plans très approximatifs de notre domicile grenoblois, d'abord le rez-de-chaussée :



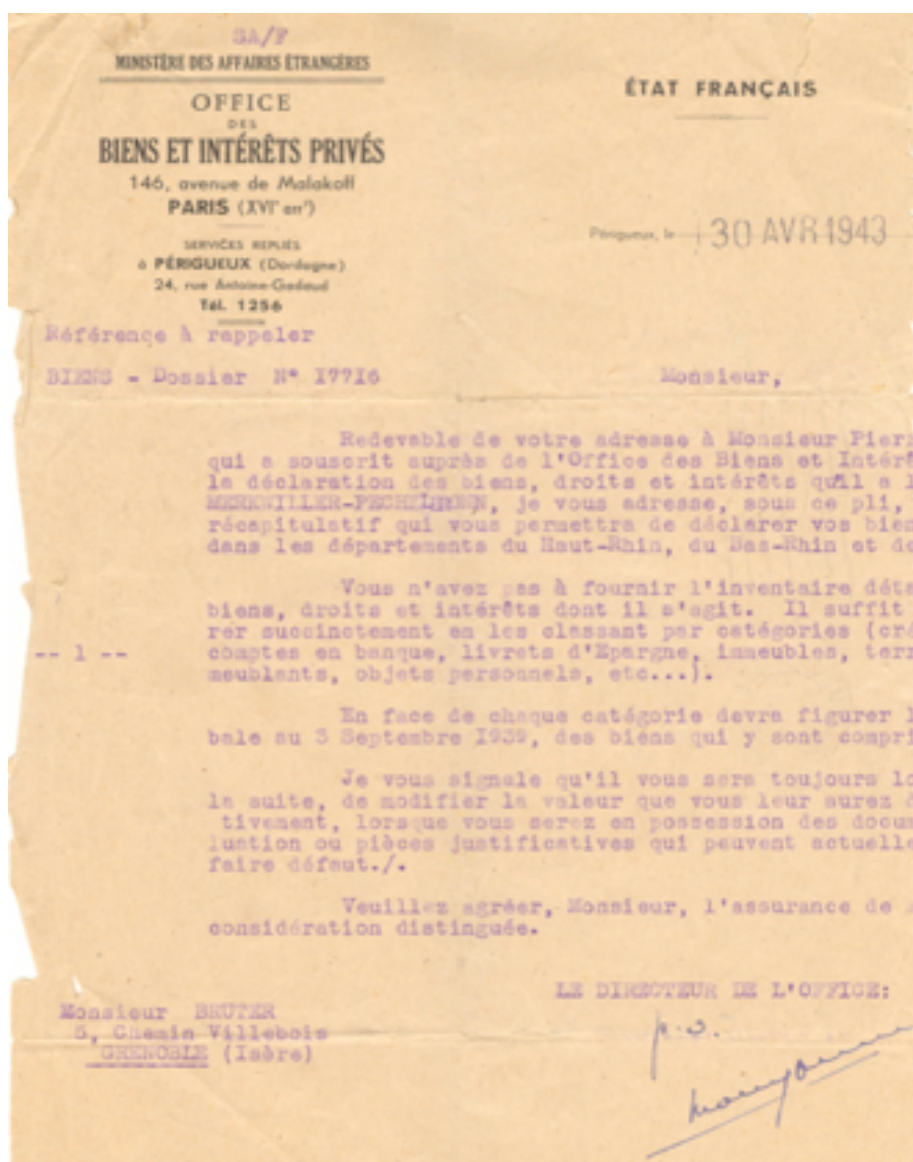


1 désigne une remise, 2, la cuisine dont une porte donne sur le jardin. Maman est à l'entrebaillement de cette porte sur les deux photos précédentes. Sur la gauche de cette porte se trouve une grande fenêtre d'où l'on voit le jardin, et sous laquelle se trouve l'évier. Sur la première photo qui va suivre, on verra la porte d'accès de la salle à manger (3) dans la cuisine. Une porte fenêtre de ce «séjour» comme l'on dit aujourd'hui, donnait sur le jardin. Sur les photos d'Août 42, les volets qui permettaient également d'obscurcir la pièce. 4 et 5 représentent peut-être des placards, entre lesquels était l'escalier d'accès à l'étage. 65 est une annexe extérieure abritant des toilettes. Je montrerai plus tard des photos du Chemin Villebois, qui n'existe plus de nos jours.

À l'étage, ci-dessus, C représente un couloir, L un réduit où se trouvait un lavabo ; les autres rectangles représentent des chambres, celle de droite attenante à L étant celle de mes parents.

Le document suivant fait état de biens qui auraient pu être restés en Alsace.





Est-ce à la suite de ce courrier qu'à cette époque, ou plus tard, quelques biens, dont quelques caisses de livres, peut-être en provenance d'Alsace, auraient été récupérés ? J'évoquerai dans mes «mémoires» ce dont je me souviens à ce propos.

Je présume que ce fut pendant cet été 1943 que maman dut abandonner un début de vie. Ce n'est que très peu d'années avant son décès qu'elle me dit avoir avorté. Comme je sentais sa peine, je n'ai pas voulu l'interroger, et peut-être ai-je eu tort, en parler davantage aurait pu mieux la soulager. Je dirai plus tard pourquoi je pense à cette année 43 pour l'accomplissement de ce geste.

Nous allons maintenant quitter cette année qui, malgré les lois vichistes, les difficultés d'approvisionnement, d'autres soucis, et jusqu'à l'arrivée guerrière des Allemands fin Novembre, par ses perspectives de délivrance, la discrétion des

Italiens, l'ignorance dans laquelle nous étions des horreurs nazies, le soutien conscient des collègues de papa, fut une année de relative quiétude.

Par contre, dès cette fin Novembre et jusqu'à la Libération, de par la présence de la Gestapo, les patrouilles au pas cadencé, les barrages de barbelés, les contrôles d'identité dans les transports, les rafles, on sait que grand-père faillit se faire prendre, la situation devint tendue, inquiétante, et périlleuse.

Nous sommes entrés maintenant dans cette année 44.

Vous avez aperçu, plus haut la bicyclette de papa contre laquelle je m'appuyai presque. Imaginez alors que vous transposiez à vos véhicules d'aujourd'hui le contenu de la carte suivante ...

C'est par une journée ensoleillée du printemps 44 que vint un jour une charrette tirée par un cheval. Elle était guidée par des soldats allemands. Ils s'arrêtèrent à l'entrée de notre villa, côté Oriard. Maman ce jour-là faisait la lessive. Elle les vit arriver à travers la fenêtre que l'on voit sur la première photo en-dessous de laquelle elle avait marqué «Fév. 43». Ses lèvres se pincèrent, elle blémit, et continua son travail.

Venaient-ils nous chercher ?

Ces Allemands étaient en fait venus charger des sacs de café entreposés dans la salle aux volets fermés que l'on voit sur la photo où figure Madame Oriard, et qui leur appartenait. Que trafiquait Oriard, qui se disait par ailleurs résistant ?



Il avait confié deux ou trois armes à mes parents. Papa les avait glissées sous le parquet de sa chambre.

Lorsque, les premiers temps, il dut quitter Grenoble pour se rendre par exemple à Salindres et que maman se retrouvait seule avec moi, elle alla quelquefois dormir sur le divan du séjour, me prenant avec elle, un revolver à barillet sous l'oreiller : une arme de réconfort psychologique, elle ne devait sans doute pas être chargée (?).

Heureusement, ces mois ne furent qu'inquiétants pour nous, péniblement inquiétants, la délivrance vraie approche.

*Avertissement au lecteur : Ce qui reste de son «Cahier 1944-2004» dont vous allez maintenant prendre ici connaissance simplement des cinq premières pages, commence par le texte ci-après, écrit au crayon fin, à peine lisible. Je le reproduis ci-après. 6 pages qui précédaient celles où figure ce texte ont été enlevées, j'ignore pour quelles raisons.*

*Conservez précieusement ce texte, il est sans doute un des rares témoignages écrits sur cette période de l'histoire, rédigé sur le vif. Il me rappelle d'abord que nous avions un clapier que je revois : si vous regardez le plan général ci-dessus, ce clapier était situé dans l'angle de gauche du terrain, près du Chemin Villebois.*



... ? ...

« au passage des souvenirs oubliés, et j'ai retrouvé aussi le désir de mener une vie plus simple, plus animale, dégrevée de tickets, de provisions, de fins de mois sans vouloir parler de choses plus graves telles que les menaces qui pèsent constamment sur nous, les paroles imprudentes qu'on souhaiterait ne pas avoir dites devant des étrangers ... et tant et tant de choses qui font la vie si compliquée maintenant.

En ce qui concerne Boris, il y a eu un changement de programme, car ce n'est plus au Bourget mais à Salindres qu'il doit aller, et cette perspective est encore moins attrayante que la première.

Le temps a été très sec jusqu'ici, mais il a plu ces jours derniers et ce soir un violent orage s'est déchaîné, qui semble cependant être combattu par un fort vent. Les cerises ont bien gonflées, mais il faudrait maintenant qu'il fasse beau pendant quelques jours et qu'on ne soit pas obligé de les cueillir sous la pluie. Les jardins en avaient bien besoin, la terre était comme de la poussière.

Je viens de regarder machinalement ma main droite : elle est affreusement crevassée et tous les petits sillons tout noirs, c'est vraiment dégoûtant à regarder. Un petit lapin est malade, nous l'avons mis dans un carton dans la cuisine, et nous attendons qu'il se produise le miracle car il est rare qu'un lapin malade guérisse, mais je garde tout de même espoir. Boris est très drôle avec les bêtes : il leur parle sur un ton bien plus affectueux qu'il ne parle aux gens.

de produire le miracle, car il est rare qu'un homme  
malade guérisse, mais je garde tout de même espoir  
pour ce qui touche à la santé. Il s'est fait sur  
un bon coup plus effrayant que le précédent.  
Je...

13 Août 1944

Il fait une chaleur épouvantable. Presque autant  
que l'année passée. Depuis le 15 Mai, il s'est  
passé énormément de chose, on ne s'en souvient  
rien, c'est à'y ait plus de l'histoire "à jet de  
craquelé", rien que quelques petits accords sans  
importance de ci de là.

Le 16, jour D, et depuis, l'espoir revient.  
Dore -

21 Août

Depuis hier soir j'ai l'intention d'écrire, mais je suis un  
peu fatiguée depuis une quinzaine de jours.

Boris est parti pour Salindus une première fois  
en juillet, il est resté environ une quinzaine de jours  
là-bas, puis il est rentré à Grenoble effectuer un petit  
travail. Lorsque ce travail a été terminé, il a voulu  
repartir pour S. La situation était déjà embrouillée  
et les trains ne fonctionnaient que par intermittences.



Déjà lorsqu'il était parti la 1<sup>re</sup> fois, il avait fallu attendre plusieurs jours son départ. Lorsqu'il s'était revu, il n'avait pu venir par Valence, et avait dû aller jusqu'à Lyon d'où il était reparti pour Grenoble. En réalité le train s'était arrêté à St André le Jaz, ne pouvant aller plus loin les voies étant coupées. Il avait alors dû partir à pied. Il fit ainsi 30 km à pied, et il eut enfin la chance de trouver un camionneur compatissant qui l'amena à bon port.

Le 7, il repartit malgré mon avis qu'il fallait attendre. J'ai eu deux cartes de Lyon, une du 7 et une du 8, et depuis plus rien. Mon inquiétude est grande et je jette chaque courrier. Toute la vallée du Rhône a été terriblement bombardée, la semaine qui a suivi son départ. Lyon aussi, en particulier dans la nuit du 8 au 9.

Et maintenant, tout est tellement désorganisé et chaotique qu'il faut que je m'attende à ne plus avoir aucune nouvelle avant que toute la région soit libérée et un peu réorganisée. D'ici là, j'aurai sûrement le temps de me biter.

Le 15, il y a eu le second débarquement dans le Midi. Les Alliés ont maintenant atteint Mantes. Les Paris doivent être complètement sous! On se bat dans Paris, entre partisans et collaborationnistes, comme a été le cas à l'ouest le specter de Stocun. Les Alliés sont à Versailles, Melun. Ils sont à Aix et



voilà qu'à une heure, M<sup>me</sup> Martin et venue toute  
comme me dire que les Américains sont entrés à Vif et  
que toute char sont à Pont-de-Claix.

On entend le canon depuis q<sup>l</sup> ce matin, mais  
nous y sommes tellement habitués maintenant que nous  
disons seulement "ça pète par là".

La nouvelle que les Américains sont à Vif est  
confirmée par plusieurs personnes qui disent les avoir  
vus. Pour moi, je ne peux pas y croire.

En tout cas, depuis hier, les Allemands s'en-  
trent par tous les moyens : à pied, avec des charrettes  
à chevaux, à bicyclette. Nous avons caché les nôtres,  
car ils entraient même dans les maisons les chercher.  
Le défilé a continué toute la nuit.

Dans notre petit chemin, la nouvelle nous  
parvient bien, mais nous craignons toujours qu'elle  
ne soit déformée et gonflée. J'entends de gros  
canions rouler sur la grande route, c'en est devenu si  
rare que je vais aller voir.

Le jeune Albert, dit Ribart, le petit frère  
à ma voisine, qui vient d'arriver, me dit que ce sont  
des canions allemands qui reviennent, le pont ayant  
sauté à Pongnons, ils ne peuvent aller plus loin.



avant que le plus gros de troupes parte. On raconte que des colonnes se sont croisées à fièvre, les uns cherchant à partir de Grenoble, les autres, tous les routes étant coupées, rebroussant chemin.

Ce matin on a repêché dans l'Isère 22 cadavres dont une petite fille de quatre ans. Bon à peu près, avait été faillie au préalable.

Alors, les nouvelles disaient que 5000 allemands étaient encadrés dans Grenoble. (Une grosse explosion à l'instant) j'allais justement écrire qu'à part ton chien qui hurle à qui mieux mieux, c'est curieux comme tout semble calme. Notre petit chemin n'est pas plus fréquenté qu'un jour de ordinaire.

Papa a ramené ce matin du jardin les derniers haricots, et nous avons passé notre après-dînée à les corser pour les mettre sécher. J'ai aussi commencé une tranchée de purée de tomates... et j'ai pris ce soir deux grains de Val, dans l'espoir de rétablir la situation dans mon tube digestif!

Il est probable que nous ne dormirons pas beaucoup cette nuit.

Seules deux photos témoignent de ces jours agités et exaltants.



Entrée de la villa, côté Oriard : il a bien des décorations !!! Il n'est pas très grand ! Les toits que l'on voit à droite sont ceux de l'usine de blanchisserie qui jouxte la villa. C'est sous la toiture la plus à droite, où se trouvaient les gros ballots de linge, que nous nous réfugiâmes un moment alors que sifflaient les obus. Mais nous étions auparavant chez les Martinon, la photo qui suit montre exactement où nous étions chez eux. Evidemment, cette dernière photo n'a pas été prise lors de ces moments critiques. Martinon était en somme le concierge de la blanchisserie.





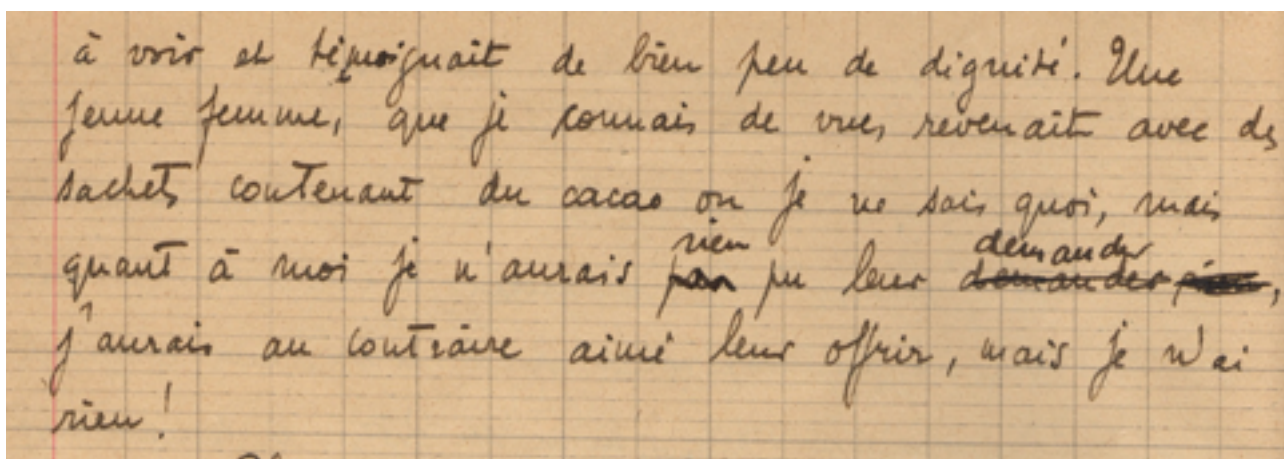
Les archives ne livrent aucun autre fait marquant pour cette seconde moitié de l'année 44, en dehors de la sortie montagnarde, fin décembre, de mes parents au Recoin, aujourd'hui Chamrousse 1650.



Avant de quitter définitivement cette année mémorable, je voudrais d'abord revenir sur certains passages de la narration de maman, tout simplement en en citant à nouveau quelques lignes:

compacte et surtout c'est cette sensation de pouvoir respirer, de ne plus trembler à chaque pas, sachant si on ne sera pas rapté et expédié au diable.

Tombent. Par les Boches. Ceux-là ont trop fait de mal. Nous avons trop souffert, trop craint, à cause d'eux de leur festage et de leurs émissaires français. Même maintenant que nous nous savons débarrassés d'eux, nous n'osons pas encore croire à notre liberté, nous n'avons pas encore l'habitude.



à voir et témoignait de bien peu de dignité. Une  
femme femme, que je pouvais de voir, revenait avec des  
sachets contenant du cacao ou je ne sais quoi, mais  
quant à moi je n'aurais <sup>rien</sup> pu leur <sup>demande</sup> ~~demandes~~,  
j'aurais au contraire aimé leur offrir, mais je n'ai  
rien !

Pour mieux comprendre ce que fut cette période, je ne saurais trop recommander la lecture du chapitre V du livre de Laurent Schwartz, livre intitulé «Un mathématicien aux prises avec le siècle». Laurent Schwartz est le mathématicien qui a fondé la théorie des distributions, il reçut en 1950 la médaille Fields, la première accordée à un mathématicien de l'école française. Son chapitre V intitulé «La guerre aux Juifs» occupe 20 pages. Il faillit plusieurs fois être pris, notamment à Grenoble. Cette phrase résume la manière dont il a vécu ces temps difficiles : «La vie était devenue pour, les Juifs, un danger de tous les instants. Il fallait garder les yeux ouverts et rester lucide.»

Un autre document de cette époque a été conservé. C'est un exemplaire du Journal des Allobroges daté du 14 Juillet 1944, quatre grandes pages. En attendant de retrouver l'original dans les archives et d'en montrer des passages scannés d'une qualité meilleure, voici, ci-après, les deux premières pages.

On ne manquera pas d'être frappé par la mention F.N. J'extraits de [http://fr.wikipedia.org/wiki/Front\\_national\\_\(R%C3%A9sistance\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Front_national_(R%C3%A9sistance)) :

Le **Front national**, ou **Front national de lutte pour la libération et l'indépendance de la France**, est une organisation politique de la [Résistance intérieure française](#) créée par le [Parti communiste français](#) vers mai 1941. Il reprenait le nom du [Front national](#), organisation de coordination des partis nationalistes français de droite qui a été active entre 1934 et 1938, avec laquelle il n'y a pas de filiation.

Les [Francs-tireurs et partisans](#) français (FTP) en furent la branche armée. Il a été homologué par décision ministérielle après la Libération (J.O. du 22 juillet 1948), puis mis en liquidation par ses membres, n'ayant plus de raison d'être, après avoir accompagné les demandes de reconnaissance des droits de ces résistants et des familles des disparus.

Il n'a pas non plus de lien avec le [parti politique](#) créé en 1972, dit aussi « FN », et toujours existant.

On appréciera d'autant mieux la tromperie du parti actuel et de ses dirigeants, dont le fondateur a été « élève au [collège jésuite Saint-François-Xavier](#)[\[réf. nécessaire\]](#) à [Vannes](#), puis au [lycée Dupuy-de-Lôme de Lorient](#)<sup>2</sup>. Après son baccalauréat, obtenu à [Saint-Germain-en-Laye](#) en 1947, il entre à la [faculté de droit de Paris](#), où il vend à la criée le journal de [l'Action française](#), [Aspects de la France](#)<sup>3</sup>. »

***Aspects de la France*** (intitulé d'abord ***Aspects de la France et du Monde***), « L'hebdomadaire d'Action française », est l'organe officiel de la [Restauration nationale](#). Périodique [monarchiste](#) d'[Action française](#) créé en 1947 par [Georges Calzant](#) pour remplacer le célèbre quotidien [L'Action française](#) (interdit de parution pour [collaboration](#) en 1944). Il absorbe les [Documents nationaux](#), revue clandestine animée par des membres de l'AF après la [Libération de la France](#) et dirigée par le même Calzant. Après la mort de ce dernier, *Aspects de la France* fut dirigé par l'ancien [commissaire général aux questions juives](#) du [régime de Vichy](#), [Xavier Vallat](#), puis par [Pierre Pujo](#).

Que de braves gens votent pour ce parti reste ahurissant. Voilà où mène l'ignorance de l'histoire, le refus de s'y intéresser.





# Les Allobroges

organe du Front National de lutte  
pour la Libération de la Patrie  
et l'Indépendance de la France

BASTILLES ?

il en reste

Le F. N.

LES ABATTRA !

## GRANDE FAUTE ANT L'HISTOIRE

roires russes de Polotsk et  
marquant la chute des des-  
sions de la Wehrmacht en  
soviétique ; l'URSS est li-

me de cette étape décisive,  
nt de nous reporter à quel-  
s en arrière, de reculer le  
parcours et de tirer la con-  
que s'impose.

La France est cavalière, l'ar-  
ropolitaine déclinée, mais il  
Botte, l'Empire et son ré-  
humain, la certitude d'une  
e action des Etats-Unis ;  
e ne suffit pas à l'éternel  
me de Pétain, le coup des  
etz, de Biran, Darnand, La-  
eorges Bonnet a réussi,  
homme-de-paille au pouvoir  
consécration d'une défaite, la  
on' hildérienne s'installe à

1942 ; De Léninegrad à Mos-  
Moscou à Stalingrad l'armée  
de aguerrie sa honte ; la par-  
quale, voire citale de l'URSS  
pée ; la lutte paraît sans es-  
Russie soviétique s'abandonne  
e serre les dents et prépare  
secret de sa douleur le pres-  
sant qui ébranlera le moloch  
ique ; Stalingrad éclate, le my-  
l'invincibilité allemande est  
On connaît la suite ; aujour-  
territoire russe est libéré et  
marche vers la victoire déci-

a eu tort.  
e a eu raison.  
a eu tort car la flotte et  
à français continuant la lutte  
n 1940, c'était l'Afrika-Korps  
emel et l'Italie fasciste battus  
lus de la, la durée de la guerre  
ment raccourcie (et l'on sait  
cela peut représenter de vies  
es et de souffrances épar-  
C'était la victoire de la Fran-  
a place de grande nation com-

se à eu raison, car son ardent  
isme et sa tenace volonté ont  
son pays à la libération et  
m-garde de l'Europe victo-

mente maladresse d'un maré-  
ançais poussé au pouvoir par  
arteron de politiciens nazifiés,  
a par une haine morbide de  
ublique, restera comme la plus  
faute politique de notre his-

le sang de nos martyrs, l'hé-  
de nos combattants, chaque  
la France s'élève du bourbier  
nt enlisée quatre années d'a-  
e et de lâcheté ; aussi pourra-  
un jour prochain, parler en  
eur ; ainsi la lâcheté d'un  
d'ambitieux sera rachetée.  
i la faute demeurera à la hon-  
un homme qui faillit, pour  
ler un régime qui ne suffisait  
son orgueil, étrangler la Fran-

## 14 JUILLET

14 juillet 1789. — Le peuple de  
France est las de l'oppression féo-  
dale, il s'élève et veut briser ses  
chaînes. Il prétend conquérir la Li-  
berté. Et c'est le peuple de Paris qui  
donne le signal.

Le pouvoir royal est insaisissable,  
il est partout, il n'est nulle  
part. Si ! Pourtant ! A la Bastille,  
cette festerie où sans explications  
et sans jugements, comme aujour-  
d'hui la Gestapo ou la Milice, en  
enferme, on « embastille » les Fran-  
çais coupables de souhaiter l'inté-  
rêt général du peuple avant l'inté-  
rêt particulier de tel grand sei-  
gneur. La Bastille est le symbole  
de l'arbitraire et le peuple de Paris  
le sent si bien que, sans prépara-  
tion, à l'improviste, les mains pres-  
que nues, il enlève en cette journée  
désormais immortelle du 14 juillet,  
la formidable Bastille, soutien ef-  
fectif des iniques décisions royales.

En province, cette action glorieuse  
se a un retentissement profond. Et  
ce sont des milliers de Bastilles que  
dans les jours qui suivent, paysans  
et citadins renversent et conqui-  
rent sur l'oppression.

14 juillet 1790. — Une année s'est  
écoulée. Les Bastilles sont à terre ;  
l'unité française se forge. De toutes  
les provinces affluent à Paris  
des délégations qui se groupent en  
ce rassemblement monumental du  
Champ de Mars. C'est la Fête de la  
Fédération, la magnifique fête de  
l'union pour la défense des libé-  
tés arrachées aux Fédéraux, par  
l'Assemblée Nationale que le peuple  
soutient sans défaillance.

14 juillet 1935. — Les Bastilles se  
sont reconstituées ; ce ne sont plus  
les privilèges seigneuriaux certes,  
mais c'est la dictature des Trusts  
des financiers internationaux, c'est

l'argent-roi qui a ravalé les peuples  
au rang d'esclaves.

Ce sont les équipes P.S.F. de  
de La Roque et P.P.F. de Doriot,  
ancêtres des Légionnaires, des  
S.O.L. et de la Milice, ces stipen-  
diés de la Réaction qui veulent abai-  
tre la République et écraser le Peuple.  
Les formidables manifestations  
de ce 14 juillet 1935, depuis Paris  
jusqu'au plus petit village de Fran-  
ce, crachent à la face de ces traî-  
tres l'amour de la Liberté et la vo-  
lonté inébranlable de se battre pour  
la conquérir.

14 juillet 1940. — Le plus triste,  
mais une tristesse digne et grosse  
d'espérance. On le fête officielle-  
ment à Londres et à Brazzaville. De  
Gaulle clame à la radio la certitude  
de la Libération à venir ; à Pa-  
ris, les communistes appellent les  
patriotes à la mobilisation.

14 juillet d'Occupation : 1941,  
1942, 1943. — La journée du 14 juil-  
let a pris réellement l'accent de la  
Résistance et de la Lutte. Le Front  
National est né pendant ces trois  
années ; il a appelé le peuple de no-  
tre pays à cette mobilisation géné-  
rale qui nous libérera des Boches  
et des Traîtres.

Dès le 14 juillet 1942, « Les Allobroges »  
ont pris position, et pour  
la troisième fois aujourd'hui, ap-  
pellent les Dauphinois à l'action  
immédiate et définitive cette fois.

Le 14 juillet 1944 se déroule sous  
le signe de la lutte à outrance, de  
la lutte implacable contre les enne-  
mis de la Patrie, mais aussi sous le  
signe de la Victoire qui point aux  
quatre coins de l'horizon.

La Bastille boche est ébranlée,  
lancée en ce jour l'assaut final  
qui la fera s'écrouler, l'assaut qui  
nous apportera la LIBERATION.

## IL Y A DEUX ANS ...

Pour vous, amis et lecteurs fidèles,  
nous avons feuilleté, non sans  
émotion, la collection des « ALLO ».  
Dans le n. 5, juillet 1942, nous  
avons trouvé l'article qui suit et au-  
quel nous nous plaisons de redon-  
ner l'honneur de l'actualité :

« Allons Enfants de la Patrie !  
Par milliers, en ce 14 juillet 1942,  
vous êtes accourus de la ville et  
de la campagne affirmer votre union  
indéfectible et votre volonté de chas-  
ser l'envahisseur et les traîtres à sa  
solde.

« Malgré la Gestapo, malgré le  
baillon dont Vichy veut étouffer toute  
voix française, vous avez crié votre  
ferveur patriotique.

« Du monument des 3 Ordres à  
la place Grenette, de la gare à la  
Préfecture, par toute la ville vibrante  
d'enthousiasme, vos couplets ardents  
et vos clameurs vengeresses ont re-  
tenti. Par votre masse, par votre

discipline vous avez fait rentrer sous  
terre les meneurs doriotistes, les  
S.O.L. ou mercenaires de la Légion.

« Le négrier Laval et ses Kolla-  
borateurs savent que, hors l'appui  
des forces de l'ennemi, ils n'ont à  
compter sur personne en France.

« Rien n'a pu vous arrêter, rien  
n'a pu vous empêcher de répondre  
à l'appel du Front National et des  
autres organisations de résistance.  
Vous avez réussi votre Mobilisation  
générale et pris conscience de votre  
cohésion, c'est une première victoire. »

Oui, Grenoblois, Dauphinois, ce  
jour mémorable vous avez remporté  
votre première victoire, suivie bien-  
tôt d'autres, qui toutes, petites ou  
grandes, ont préparé, conditionné la  
LIBERATION.

Et le Front National est fier de  
vous avoir exhortés et rassemblés  
pour la lutte libératrice de la patrie  
et de son indépendance.

## L'horrible carnage D'ORADOUR-SUR-GLANE

La Rédaction des « Allobroges » se  
refuse à tout commentaire. Voici les  
faits dans leur atroce vérité.

ORADOUR est un petit village du  
Limousin, sur les bords de la Glane,  
un petit village de France où  
vivaient paisibles 1200 habitants. Ils  
sont morts aujourd'hui dans leur vil-  
lage brûlé.

Un samedi de juin, vers 14 heu-  
res, les brutes nazies arrivent dans  
leurs autos blindées et sur quelques  
câblions. Ils encerclent le village, des  
groupes se détachent pour aller ra-  
boter dans les hameaux voisins le  
bétail humain que l'on va immoler et  
qu'ils poussent devant eux comme  
un troupeau pour le joindre aux ha-  
bitants du bourg. A l'école, on va  
chercher les petits enfants et l'on dit  
aux maitres : « Venez, venez, on va  
vous photographier ! »

Les hommes, par groupes de 30  
sont parqués dans les granges, les  
femmes et les enfants, entassés dans  
l'église. Devant chaque grange deux  
mitrailleuses sont montées en sautoir,  
les hommes s'élançant et s'écroulant,  
fauchés à bout portant, à hauteur du  
ventre. Les nazis les rejettent dans  
la grange, les couvrent de paille et  
de bois auxquels ils mettent le feu  
tandis que des hurlements atroces dé-  
chirent la campagne. Quelques hom-  
mes ont réussi à s'enfuir vers le ci-  
metière, on les retrouvera pendus aux  
croix. Le maire, M. Desoutaux est  
des deux jambes sciées, le garde-chas-  
se une jambe et un bras arrachés  
avant d'être jetés encore vivants dans  
le brasier ; le tailleur, M. Centraux,  
fut retrouvé, le corps coupé en deux,  
mais généralement les hommes péri-  
rent dans les flammes.

A l'église où l'on avait empilé fem-  
mes et enfants, la sauvagerie est plus  
terrible encore. Une jeune maman  
donne le sein à son bébé de sept  
mois, un coup de crosse fend le crâne  
de l'enfant, une rafale de mitrailleuse  
abat la maman. Les représentants de  
l'ordre nouveau empilent chaises et  
bancs, apportent de la paille et met-  
tent le feu par des grenades et des  
balles incendiaires. 200 enfants de 1  
mois à 14 ans, leurs mères et leurs  
grands-mères, toutes les femmes  
d'Oradour vont être brûlées vivantes ;  
ceux qui cherchent à fuir sont sau-  
vagement rejetés dans le brasier. On  
retrouvera plus tard les cadavres des  
bambins carbonisés dans les bras de  
leurs mères.

Le bourg et les hameaux avoi-  
nants sont incendiés.

L'Allemagne vient de remporter  
une grande victoire.

~~~~~

Pour chasser les boches,

Viens au Front National !

Pour punir les traîtres,

Viens au Front National !

AP, les légumes sont rares. Du devant une corbeille une m... se préparait à acheter. Mais que s'approche un jeune homme lui dit sans autre forme : « réquisitionné. » — « De quel ? » répond la ménagère. « Mi- », répond le triste individu. La j... se met en boule : « Com- dit-elle, il n'y a que vous qui le droit de manger ? » Mais l'y fit, la corbeille rejoignant dans le camion des mou- de denrées de toute sorte.

M. — A la suite d'une embus- l'ennemi laissa cinq morts terrain et eut à enlever six le capitaine boche comme le l et l'amiral de Cherbourg ne qu'à sauver sa précieuse. Il se décarcassa pour trouver il se déguisa et comme le dé- le plus vulgaire rejoignit.

Le Boche n'est pas invul- il le prouve !
Le Boche a peur, il est prêt adre. Encore un effort et nous pas pour de bon !

P.F. — Le 3 juillet, une ac- F.F.I. contre deux voitures qués, fait quatre ou cinq morts de blessés.

sorte ces blessés dans une fer- et y recevoir des soins. Les se repartent. Que s'est-il pas la ferme ? Nul ne le saura. Quoi qu'il en soit, à 23 heu- Boches arrivent à leur tour, et les deux fermiers dont l'un re de 5 enfants, font sortir uilles et incendient la ferme, surriture milicienne, n'ose pas on travail au grand jour. Elle le secret des Cours matri- sassiner à huis clos.

otes français, prenos l'enga- solennel que pas un milicien n'ira la vie sauve quand ils hientôt, tombés entre nos

double jeu n'a jamais existi- ne et entière justice sera faite.

rand-Lemps.
ion des Milices patriotiques à d'heureux résultats pour aitement de la population.

ans les derniers jours de déraillement particulièrement de deux trains de matériel et rées destinées aux Boches, à l'approvisionnement de notre pain blanc et en viande de choix à des prix abondables utes les bourses.

oppons l'organisation des Mi- tristiques, intensifions leur Harcelons le boche sans ré- ans trêve, c'est ainsi que nous serons de France.

ty - La Mure. — Dans la nuit du 29 juin, les Milices patrio- mist mis la route en trois en- avant le passage d'un convoi Deux cars ont sauté, l'un mis mes par le câble à haute ten- sion sur lui, car les poteaux s'et étaient également minés. loches ont laissé les cars cal- le bord de la route et ont l leurs morts et blessés sans it possible de connaître leur , mais il est certainement im-

un magnifique résultat et un à suivre. Harcelons sans cer- mine boche. Qu'elle parte le créva ? Ils n'ont plus de l. Tous les tous, on n'en les.

Voiron. — Le 3 juillet, vasee opé- ration policière organisée par la Mi- lice à Voiron. Cela les amuse, ces messieurs, de temps à autre, de se promener dans nos rues, mitraillées en sautoir. Mais la provocation ne réussit pas.

Alors — toujours le même scéna- rio — on a recours aux Boches qui se mettent à tirer au hasard des rues. Et, fiers du résultat (3 morts, 15 blessés), on va se « saouler la gueule » ensemble.

Hypocritement, le maire collabo- rateur Sentier, proteste à Grenoble. On lui répond par une fus de non-rece- voir d'abord, par des regrets ensuite — qu'il dit — mais précisant ces messieurs les Allemands « nous sommes venus sur la demande de la Milice qui nous a annoncé que le Maquis effectuait une descente sur Voiron et qu'on se battrait dans les rues. »

C'est vraiment trop commode comme explication. La Milice n'a pas toi- ce sont les Boches, mais les Boches ont agi sur l'ordre de la Milice. Il y a, vous le voyez bien, un malen- tendu regrettable, un simple petit malentendu. M. le maire — au double jeu — est satisfait des apparences. Nous, nous ne le sommes pas du tout, car nos morts, nos blessés, nos martyrs exigent vengeance !

Voiron. — M. Rivière, directeur des usines Houton avait dans son bu- reau un superbe portrait de son idole Pétain. Il a probablement jugé qu'il lui fallait un cadre d'où il ressortirait mieux, car le portrait a disparu de- puis le jour du débarquement. Re- viendra-t-il encadré ?

Le même Rivière disait le 3 juillet hors de la facilité dans les rues : « Nous avons besoin que les Alle- mandes viennent occuper Voiron. »

Mais oui ! M. Rivière, lui occupé- ront Voiron comme beaucoup d'au- tres coins de France avec six pieds de terre sur leur tête. Vous leur tien- drez compagnie d'ailleurs, n'est-ce pas ?

LA TRONCHE. — Les Allemands s'installent dans les villas de La Tronche et de Montfleury et pour or- der les chambres des officiers ont démolé les tableaux de la mairie.

LA BATAILLE DU BLE

Paysans, votre devoir, vous le sa- vez, c'est de ne pas remettre un gramme de blé aux traitres de Vi- chy, qui en organisent le ramassage pour les besoins de leurs maîtres al- lemands.

Songez au pain des Français pour l'année qui vient, songez à la carte, songez aux restrictions, songez à la famine qui guette nos villes, songez aux Maquis aussi !

Le C.D.L.N. de l'Isère, vient d'in- tendre sous peine de mort, la vente libre du blé qui devra être stocké par les soins de chaque propriétaire. Les autorités de la Résistance, avec le concours des paysans groupés dans leurs Milices patriotiques et l'appui armé des F.F.I. sauront le sauver de Vichy et du Boche.

Paysans, ! il nous faut gagner la bataille du blé.

« Que vais-je faire aujourd'hui pour nuire à l'ennemi ? Que vais-je saboter, détruire, incendier ? »

Et quand il n'a rien fait, contre l'ennemi, qu'elle qu'en soit la raison, le patriote du F.N. ne peut avoir la conscience tranquille. Il n'a pas réel- pli son devoir envers la patrie.

ENCORE UN LA GUERRE CHEZ NOUS

Donc, M. Franzt, le plus jeune pré- fet de France, (très flatté de votre attention, M. le secrétaire d'Etat à l'Intérieur Darnand), vient de prendre possession de son poste. A cette occasion il a fait des déclarations et des promesses : « Je ne serai ni aux ordres de ceux-ci, ni aux ordres de ceux-là... » Et les quotidiens de nous vanter les mérites de ce préfet qui... de ce préfet qui...

Notre position à l'égard de M. Franzt est nette : le nouveau préfet de l'Isère est le représentant d'une clique traître à la France, son avan- cement à Grenoble est la preuve qu'il a donné ses garanties à ses chefs di- rects, les hitlériens Darnand et La- val. Cela dicte notre décision : M. Franzt, votre carrière fait bien commencer le risque de finir mal ; vos assurances et vos promesses ne trom- pent personne, le « double jeu » est une vieille marchandise qui n'a plus cours.

Domage pour le plus jeune pré- fet de France !

GRENOBLE

VOX POPULI...

Simple réflexion. — Un fait divers parmi tant d'autres : Des miliciens en complet état d'ivresse « opèrent » dans le quartier de la rue Colbert ; ils tirent — ils se savent trop sur quoi — et blessent mortellement un gendarme en faction devant un ga- rage. Interpellé par un de ses chefs, l'un d'eux lui répond : « Toi, je t'engue. » Un autre ayant une vieille femme qui s'est risquée à la fenê- tre lui crie : « T'en veux un coup toi là-haut ? »

Cette scène lamentable n'a ébranlé personne. Si ce n'est ce prisonnier récemment rapatrié qui, témoin ocu- laire a marqué son saisissement par ces mots : « Si c'est ça vos forces du maintien de l'ordre !... »

Comment les pont jugés. — Un na- ticien vient de tomber. Autrement, les forces du « maintien de l'ordre » s'affairaient avec un rôle tapage- r et un extériorisme des senti- ments de profonde bassesse, ils dou- nent l'air cours à leur vocabulaire séduisant. On devine l'impression lais- sée dans la foule.

C'est l'agent qui repousse les curie- ux en disant : « Vous n'avez rien à voir, il est crevé »

C'est l'infirmière qui s'avance pré- cipitamment : « Il y a un blessé ? C'est un milicien... » Et la jeune femme s'éloigne en dissimulant mal son contentement.

C'est la brave dame qui se frotte les mains : « Je raconterai ça à mon mari pendant le déjeuner, ça lui fera plaisir. »

Ainsi, la foule imprudente mais sincère, laisse apparaître son ressen- timent partout et en chaque occa- sion.

« Ouvrier, tu as adhéré à la Milice patriotique de ton usine, tu es dé- cidé à défendre contre les Boches et les traitres à leur service, ton in- strument de travail, ton gagne-pain, ta vie et celle des tiens. Mais ta tâche n'est pas terminée : il faut l'unir à ceux de ton quartier, à ceux de ton village ; il faut les aider à con- stituer, eux aussi, une Milice patrio- tique, car le danger est partout, le danger est pour tous.

La participation du Dauphiné dans la lutte contre le Boche est très importante. Nos colonnes seraient trop courtes s'il fallait énumérer tous les résultats obtenus.

— En permanence les voies for- rées et les routes sont coupées ; dé- boulement des rails, voies qui sautent, ponts détruits, tunnels éfon- dés.

— Enfin, partout où cela est pos- sible des embuscades sont dressées le Boche est attaqué. Si ses pertes ne sont pas toujours connues avec exactitude, elles sont sensibles. On peut citer à l'actif de nos héroïques F.T.P., prises parmi tant d'autres, les actions suivantes :

Le 30 juin, une patrouille de huit soldats F.T.P. effectue une recon- naissance au col de la Placette. In- formés de l'arrivée de trois bandits ils dressent une embuscade qui per- met de les capturer. Les trois dé- troussés professionnels furent re- connus comme miliciens notoires et remis à l'officier commandant le sec- teur 3 de l'A.S. qui les recherchait depuis longtemps pour toute une série de crimes et de pillages commis dans la région de Vinay. Ces trois miliciens ont avoué leurs crimes. Jus- tice du peuple sera faite.

Le 3 juillet au soir, une patrouille motorisée de cinq soldats F.T.P., en reconnaissance sur la route de Gi- bres à Virille, croise peu après Gira- ge, à proximité de la station des Albesgues, un camion transportant 30 miliciens armés. Nos soldats atta- quent immédiatement et violemment les traitres qui ripostent mais s'en- fuient dans le plus grand désordre cherchant du renfort. Pendant ce temps nos F.T.P. tentent de réparer leur voiture endommagée par la fusillade. Les miliciens renforcés par un camion contenant une trentaine de boches reviennent à la charge.

Au cours de cette contre-attaque les nôtres abattent six miliciens, réus- sissent à décrocher et à se replier sans pertes en s'emparant du ca- mion des miliciens. Deux F.T.P. fu- rent blessés légèrement au cours de cet engagement. Deux citations à l'ordre de l'Armée de la Résistance ont été demandées pour les F.T.P.

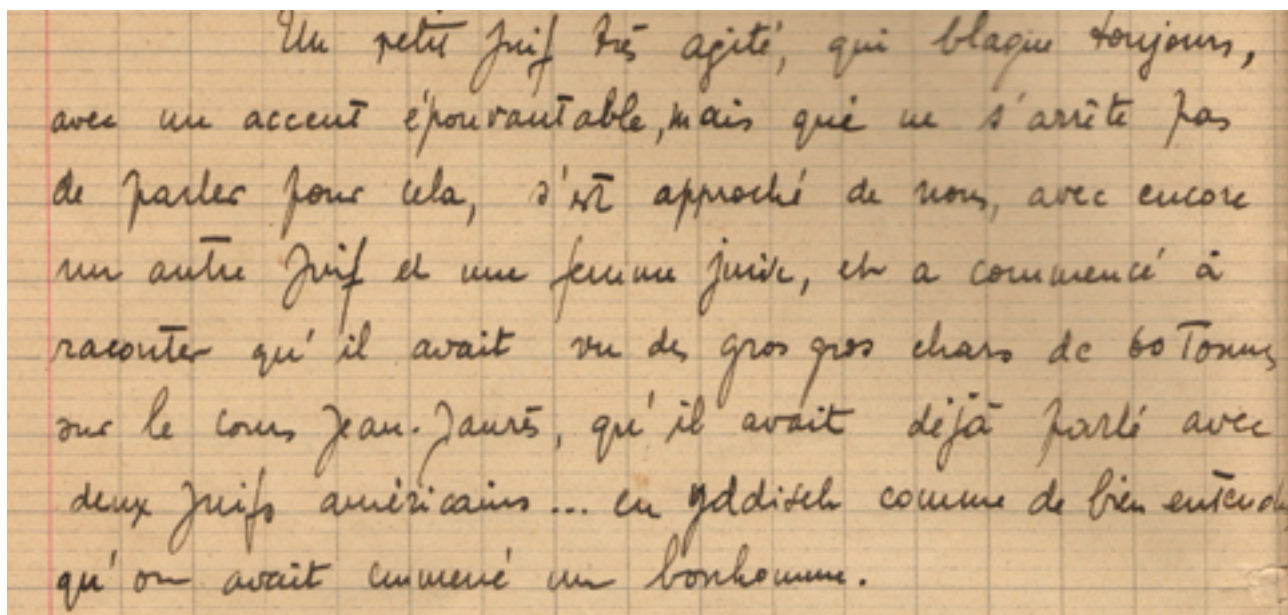
Le 7 juillet, quatre soldats F.T.P. du détachement « Liberté » patrouil- lent à 10 heures du matin, rue Thiers, à Grenoble. Apercevant des miliciens et des boches qui circulent dans cette rue, ils les attaquent et tuent deux miliciens et un sous-of- ficier allemand. De toutes parts, mi- liciens et boches accourent, déchar- geant leurs armes au hasard et tuent un gendarme français en faction de- vant un garage. Tous les F.T.P. sont rentrés indemnes.

Voilà trois faits d'armes pris parmi des centaines qui prouvent le splendide courage patriotique, le sang-froid et l'esprit de sacrifice de nos vaillants combattants sous uni- forme.

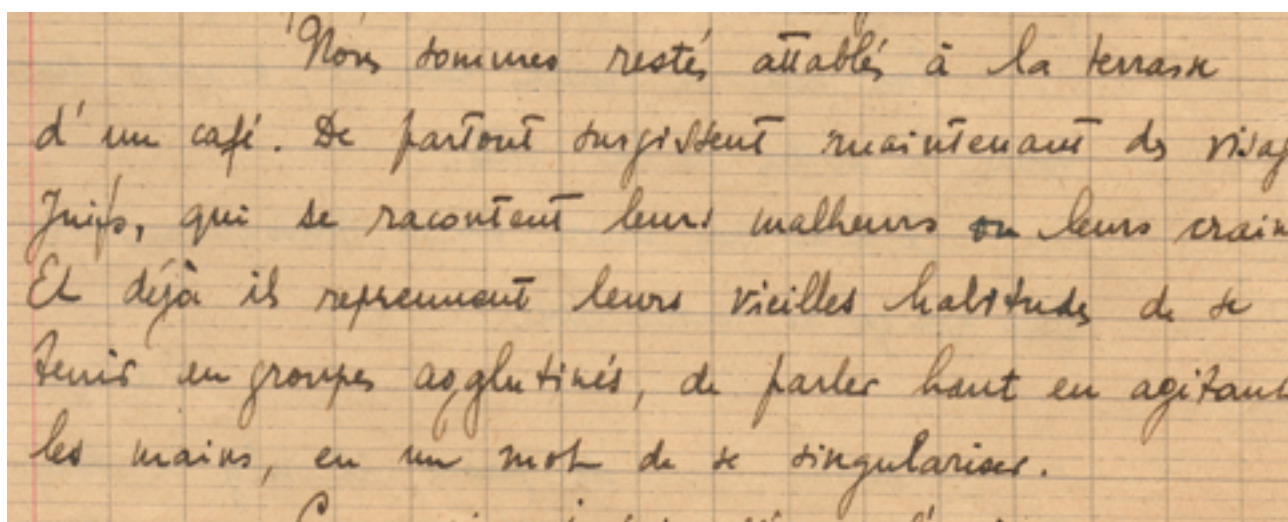
Quoi que fassent ceux qui règnent chez eux par la violence et hors de chez eux par la menace, quoi que fas- sent ceux qui se croient les maîtres des peuples, et qui ne sont que les tyrans des consciences, l'homme qui lutte pour la justice et la vérité, trou- vera toujours le moyen d'accomplir son devoir tout entier.

Victor Hugo (1831).

On pourra peut-être par ailleurs, et à juste titre, être surpris par le contenu de ces deux passages sous la plume de maman :



Un petit juif très agité, qui blague toujours, avec un accent épouvantable, mais qui ne s'arrête pas de parler pour cela, s'est approché de nous, avec encore un autre juif et une femme juive, et a commencé à raconter qu'il avait vu de gros gros chars de bœufs, sur le cours Jean-Jaurès, qu'il avait déjà parlé avec deux juifs américains... en yiddish comme de bien entendu, qu'on avait emmené un bonhomme.



Nous sommes restés attachés à la terrasse d'un café. De partout surgissent maintenant des villages juifs, qui se racontent leurs malheurs ou leurs craintes. Et déjà ils reprennent leurs vieilles habitudes de se tenir en groupes agglutinés, de parler haut en agitant les mains, en un mot de se singulariser.

Des explications sont nécessaires.

On connaît la formule, «qui s'assemble, se ressemble». Cette proposition ne concerne pas seulement les comportements humains, elle touche également, sous diverses formes appropriées, les mondes physique et biologique. Elle admet une réciproque : «qui ne se ressemble pas, ne s'assemble pas».

Tous les facteurs qui différencient deux populations, quelles qu'en soient les tailles, contribuent à les séparer plus ou moins fortement, notamment lorsque les conditions de vie générales qui assurent la stabilité de ces populations, se détériorent.

Se développent alors les tendances au chacun pour soi, les envies et petites jalousies. Chez les esprits les plus simples et les plus radicaux, ces comportements débouchent sur le rejet, le jugement excessif, plus ou moins faux, sur la rumeur malfaisante, voire nauséabonde. Elle se transmet d'une oreille à une autre, et donc sur une large étendue, également d'une génération à une autre, donc à travers le temps. Effacer ces méfaits est par conséquent une oeuvre difficile et de très longue haleine. Elle peut se résoudre d'autant mieux que s'atténuent les différences qui, dans leurs conceptions et dans leurs comportements, séparent les différentes populations.

Bien qu'ils ne l'aient jamais exprimé dans leurs propos, mes parents avaient parfaitement compris le rôle de ces facteurs de différenciation. Ils participent certes à l'originalité des populations, à celle de leurs modes et tournures de pensées, révélés en partie par les richesses et particularités de la langue, pouvant apporter des regards nouveaux et parfois pertinents sur le fonctionnement du monde, ils contribuent par là à l'enrichissement culturel général de l'humanité.

Certains traits de comportement de différents milieux juifs, notamment souvent les moins instruits, ceux d'entre eux au tempérament le plus affirmé, favorisaient la discrimination à leur égard, une discrimination qui finissait par s'étendre à la totalité des personnes se réclamant ou simplement attachées au monde juif. Ces constatations, ces reproches, on les trouvait formulés non seulement dans les propos des milieux xénophobes, mais aussi dans certaines analyses faites par des intellectuels d'origine juive.

D'où la réaction de maman vis-à-vis de ces gens qui avaient trop tendance à «se singulariser».

En dehors de Oriard et Martinon, sont mentionnés Madame Burdet, Madame Heinesch et Monsieur Dardelet. Les autres noms ou prénoms ne me disent rien, sauf celui de Thérèse mais je ne parviens pas à lui associer une activité et encore moins un visage. Les Burdet, les Heinesch et les Dardelet étaient des collègues de mon père. Les Burdet, des jurassiens, nous invitèrent plusieurs fois chez eux à Pont-de-Claix.

Peut-être une fois les Heinesch étaient-ils également présents. Madame Heinesch conserva pendant la guerre ses bijoux de jeunes fille que maman lui avait confiés. Tous connaissaient bien sûr nos origines.

Une dernière observation : son emploi en 1940, au Ministère de l'Air, est le dernier que maman ait occupé. Après la guerre, nous naviguèrent assez fréquemment de toute petite ville, si elle méritait ce nom, en toute petite ville : Banuyls, Sévérac, Salindres, La Courneuve, Ribécourt. Il n'y avait pas d'emploi durable pour maman, par ailleurs femme, et femme d'un ingénieur qui gagnait correctement sa vie.

Munie de la recommandation de Léon Moreau, n'aurait-elle pas pu donner des leçons de solfège et de piano ? Encore eut-il fallu qu'elle disposât d'un piano, ce qui fut exclu jusqu'en 47, et qu'on habitât ensuite un lieu assez important pour qu'il y ait une demande quelconque de leçons.

Et Grenoble direz-vous ? Nous habitons en dehors du centre, Chemin Villebois, il n'y avait pas de piano, et dans les circonstances rappelées dans les lignes ci-dessus, attirer l'attention par quelque annonce aurait été presque insensé.

Nous entrons en 1945, la guerre est finie, localement seulement, les restrictions matérielles sont toujours là. Le début 45 fut pluvieux, un temps particulièrement maussade dont les armées eurent à souffrir, bien des gens aussi.

En février 45, l'Isère déborda, nous fûmes inondés. C'est le moment de découvrir le Chemin Villebois, à travers ces trois photos : les deux premières faites en janvier 45 nous montrent les grilles qui séparent le jardin du Chemin, puis, les personnages centraux étant pratiquement à la même place, le long mur de la blanchisserie.



Le Chemin est sous les eaux dans cette dernière photo prise autour du 7 février.



Quelques jours plus tard, le 25, nous allons à Coublevie, près de Voiron, rendre visite aux Michallat, chez qui, des mois plus tôt, papa allait, à bicyclette, échanger de «la sulfate» contre du ravitaillement. Dans le carnet conservé par maman de l'année 47, j'ai retrouvé les adresses de l'époque notamment des Burdet (Versailles), Dardelet (Grenoble), De Pablo (Ivry-sur-Seine), de Batilde Gomez (Bilbao), d'Oriard (Grenoble), et les noms de Germain Michallat et de Martinon. Voici donc deux photos prises à Coublevie.



Dernier souvenir grenoblois, ces photos datées du 13 Mai 45, le jour d'anniversaire de papa. Un beau bouquet de fleurs sur deux d'entre elles, et des cartes intéressantes et significatives sur chacune d'elles. Il convient de s'interroger sur les visages. Je crois me souvenir, comme cela arrivera deux autres fois, que maman avait fait tomber quelque chose, mais c'est peut-être de moi qu'il était mécontent pour une raison certainement sans importance, toujours est-il que, comme on le devine à nous voir, l'ire de mon père fut un moment en ébullition ...

Aussi, l'ordre des prises de photo n'est donc peut-être pas respecté dans cette



présentation.



Note «musicale»:

Page 4 : «Avec quelles personnes mes grands-parents étaient-ils en contact, comment en sont-ils venus à faire apprendre le piano à ma mère, à quel âge a-t-elle commencé ces études, avec qui ? Autant de questions que stupidement je n'ai jamais posé.»

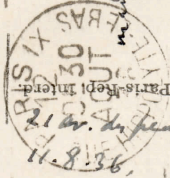
Réponse plausible :

Les archives contiennent une lettre fort ancienne, découverte récemment, où, surprise s'il en est, ma grand-mère Fanny parle de Marin Marais (http://fr.wikipedia.org/wiki/Marin_Marais) ! Les romans de Pascal Quiniard et le film d'Alain Corneau, «Tous les matins du monde», nous ont fait connaître, aujourd'hui, ce compositeur du Grand Siècle. Il est loin d'avoir évidemment la célébrité d'un Mozart ou d'un Beethoven. Pourquoi et comment diantre, ma grand-mère Fanny, émigrée juive de Roumanie, avait-elle eu connaissance de ce compositeur lointain ?

La réponse à cette question est probablement liée à l'éducation reçue par ma grand-mère dans cet établissement tenu par la Congrégation des Filles de Sion, évoqué page 10. Je présume que dans cette fin du dix-neuvième siècle, dans cet établissement de qualité, on y dispensait encore une éducation pour jeunes filles selon quelques-uns des canons de l'aristocratie d'autrefois, on y enseignait sans doute la couture mais aussi la musique, on y glorifiait encore la France du Grand Siècle. C'est sans doute à sa mère que la mienne doit avoir entrepris ses études musicales. Peut-être également ma grand-mère, venant en France, a-t-elle bénéficié de recommandations, d'adresses qui lui ont permis d'entrer en contact avec certains musiciens parisiens. Serait-ce ainsi que s'établit une relation amicale avec Léon Moreau, le professeur de piano bien-aimé de maman ?



CARTE POSTALE



Mme Tenet

27 rue de Maubourg

Paris 9

« Artiste », 6, r. du Colentin, Paris-Repi Interd.
21 av. de la Chapelle. Villiers - s. Marne
Jct 0

Cher ami
Je me suis bien reconnu à l'air
de votre présence et j'ai été soulagé.
J'espère que vous avez beaucoup
de succès ! Et fait froid et il pleut.
Bonne nuit d'été !
Bonne nuit, souvenez-vous de toute la
maison, et surtout, souvenez-vous de
votre vieil ami Léon Moreau